

VENDREDI 17 OCTOBRE 2014

« Voir » la fin de la civilisation industrielle.

- = 9 signes provenant des marchés financiers qui montrent l'imminence d'un krach p.1
- = Vent de panique sur les Bourses mondiales p.4
- = Pétrole: Les prix s'effondrent. Une vraie partie d'échec p.5
- = Baisse des prix du pétrole, le pacte secret entre les Etats-Unis et l'Arabie Saoudite p.7
- = Crise systémique globale – 2015 : Le monde passe à l'est p.9
- = Le Russell 2000 a perdu du terrain ; le Dow Jones et le S&P 500 devraient suivre p.13
- = La Fed sauve une nouvelle fois les marchés p.15
- = 8 pays sont maintenant entrés dans la déflation, 'le pire de tous les maux de l'économie' p.16
- = « Il n'y a plus de raison d'espérer... » p.18
- = La vidéo exclusive de Martin Prescott pour tous les contrariens ! p.23
- = Jeremy Rifkin : “Ce qui a permis le succès inouï du capitalisme va se retourner contre lui” p.27
- = Le décrochage de l'économie numérique (Myret Zaki) p.31
- = L'argument absurde de la spirale déflationniste (Mish) p.34
- = Les marchés dans la tourmente, les Banques Centrales à la parade (Bruno Bertez) p.38
- = Au surlendemain d'une brutale secousse inexplicée (F. Leclerc) p.42
- = Corruption : le lait déborde de partout (F. Leclerc) p.43
- = Renversement de tendance ou pause dans la phase dépressive ? p.44



9 signes provenant des marchés financiers qui montrent l'imminence d'un krach (The Economic Collapse)

Posté et traduit par Ender, Les Moutons enragés 17 octobre 2014



Et si le marché boursier était à la veille d'un krach ? Nous espérons que non, et il y a déjà eu quelques fausses alarmes ces dernières années. Cependant, nous vivons sans l'ombre d'un doute l'une des plus grosses bulles financières de l'histoire américaine et les marchés boursiers sont prêts à connaître une correction de grande ampleur. Cela ne veut pas dire qu'elle va forcément se produire maintenant, mais nous commençons à voir des signes menaçants que nous n'avions pas observé depuis très longtemps. De nombreux schémas que nous avons vu émerger juste avant l'explosion de la bulle des dotcom et

juste avant la crise financière de 2008 sont en train de se dessiner à nouveau.

Heureusement, nous avons encore un petit peu de temps avant que les marchés ne s'effondrent.

Voici les 9 signes provenant des marchés financiers que nous n'avons pas observé depuis des années :

1 Avant la fermeture de la bourse lundi, nous avons observé les trois jours de baisse consécutifs les plus importants depuis 2011.

2 Lundi, le Standard and Poors est descendu en dessous de sa moyenne des 200 derniers jours mobiles pour la première fois depuis 2 ans. La dernière fois que cela est arrivé c'était après une série de hausses records et le S&P avait perdu 22%.

3 Cette semaine, le ratio des options à l'achat et à la vente s'est situé plus haut qu'il ne l'était lors de la faillite de Lehman Brothers en 2008. Cela signifie qu'il y a une peur généralisée à Wall Street.

4 Tout le monde regarde l'indice VIX en ce moment (ndt, le VIX est un indice de « volatilité » qui calcule la moyenne des options passées à la vente et à l'achat sur le S&P, plus il est élevé, plus cela indique que le « marché » est nerveux). Selon le Journal d'Economie Politique, le VIX a atteint son plus haut niveau depuis l'apogée de la crise de la dette en Europe. C'est un autre indicateur de la peur qui règne à Wall Street.

5 Les cours du pétrole s'effondrent. Cela s'était aussi produit en 2008 juste avant le déclenchement de la crise financière. Actuellement le cours est à son plus bas depuis plus de 2 ans.

6 Comme l'analyste Chris Kimble l'a fait remarqué, la courbe du Dow Jones a formé une figure dite « Doji Star », qui annonce un krach majeur. Nous avons aussi observé cette figure en 2007. Cela pourrait-il être une indication que nous sommes à la veille d'un énorme krach du marché boursier comme en 2008 ?

7 Les marchés canadiens font actuellement pire que les marchés américains. Ils ont actuellement chuté de plus de 10% depuis leur plus haut.

8 Les marchés européens connaissent également un mois difficile. La bourse allemande, par exemple, a perdu 10% depuis Juillet et il y a des inquiétudes

grandissantes sur la santé de l'économie allemande.

9 Les riches thésaurisent massivement du cash et des métaux précieux. Un article d'un journal britannique relève que les ventes de lingots ont augmenté de 243% cette année.

Alors quelle sera la suite ?

Certains experts affirment que c'est le bon moment pour acheter des actions à un prix avantageux. USA Today a par exemple publié un article ayant pour titre : « Est-ce le moment « d'acheter la peur » ? Un expert de Wall Street répond par l'affirmative. »

Certains autres experts, cependant, pensent qu'il s'agit d'un tournant majeur à la baisse sur les marchés financiers.

Écoutons ce qu'a dit récemment Abigail Doolittle pour CNBC :

« L'analyste stratégique Abigail Doolittle est maintenant persuadée d'un krach des marchés, indiquant qu'un récent mouvement de « l'indice de la peur » à Wall Street a lancé ce scénario.

Doolittle, la fondatrice du centre sur la recherche théorique sur les pics de marché, a précédemment publié des avertissements suggérant une correction pire que celle à laquelle on s'attendait. La possibilité à long terme est une chute de 60% du S&P.

Plus tôt en Août, Doolittle avertissait de la conjonction du pic dans l'indice de volatilité du CBOE et du basculement critique de la note des bons du trésor à 10 ans. Elle a également remarqué une forte hausse du VIX alliée à des achats de lingots.

Les deux sont des indices de troubles à venir, a-t-elle dit. »

Alors, qu'en pensez-vous ? Allons-nous assister à un krach majeur et à une autre crise financière ?

Où alors s'agit-il juste d'une nouvelle fausse alarme ?

Source : [The Economic Collapse](#)

Vent de panique sur les Bourses mondiales

Posté par Benji 16 octobre 2014 Les Moutons enragés et [Les Echos.fr](#)

Cela va mal, très mal, et si les choses se confirment, même les téléspectateurs les plus assidus ne pourront pas nier l'évidence... En reprenant les articles sur la finance en général de ces derniers jours, vous avez déjà eu un aperçu de la situation réelle, et vu que tout est lié, cela devait se répercuter ailleurs, logique! Donc, les marchés boursiers, même s'ils complètement manipulés, ne peuvent pas non plus échapper à l'inéluctable... À cela va s'ajouter les résultats des stress-tests des banques qui arriveront dans 10 jours, sachant que suivant Charles Gave sur BFMtv, 70% des banques européennes sont en quasi-faillite, quand aux autres... Les stress-tests ont été assouplis pour la Dexia afin qu'elle puisse les réussir, nous verrons bien si d'autres banques ont bénéficié de ce traitement de faveur pour ne pas s'effondrer plus...

== =

Vent de panique sur les Bourses mondiales

[Isabelle Couet](#) / Chef du service Marchés | Le 15/10 à 18:24, mis à jour à 22:45 [LesEchos.fr](#)

Le CAC 40 a chuté sous le seuil des 4000 points. A la clôture mercredi, le Dow Jones a perdu 1,06% et le Nasdaq 0,28%.

Le mois d'octobre s'annonce calamiteux pour les marchés boursiers. Après deux séances de répit, un vent de panique a soufflé hier. De mauvaises statistiques économiques aux Etats-Unis et les interrogations sur le futur financement de la Grèce ont précipité les places dans le rouge. A Paris, l'indice CAC 40 a dévissé sous le seuil symbolique des 4000 points, à 3.939,72 points, son plus bas depuis fin août 2013. Avec un recul de 3,63% mercredi, l'indice vedette parisien affiche désormais une perte de 8,29 % depuis le début de l'année. Aucune valeur n'a été épargnée : Alcatel-Lucent (-6,3 %), Credit Agricole (-5,45 %) et GDF Suez (-5,42 %) ont signé les plus fortes baisses de la journée.

Ailleurs en Europe, la Bourse de Francfort a reculé de 2,87%, Madrid a perdu 3,59%, Athènes 6,25% et Londres 2,83%. Wall Street a terminé en baisse une séance éprouvante mercredi : le Dow Jones, après avoir chuté de plus de 2,80% en séance, a finalement perdu 1,06% et le Nasdaq 0,28%.

Le financement de la Grèce en question

La publication de ventes au détail décevantes aux Etats-Unis et d'un indice d'activité manufacturière à New York (au plus bas depuis avril) ont mis le feu aux poudres dans un contexte de craintes sur la croissance mondiale. En Europe, la Grèce cristallise de nouveau les inquiétudes : [le taux d'emprunt du pays à 10 ans a grimpé jusqu'à 8 % en séance](#) , alors que le gouvernement cherche un moyen de mettre fin plus rapidement que prévu au plan d'assistance financière du Fonds monétaire international (FMI). Un scénario que les marchés jugent extrêmement dangereux, surtout dans une Europe au bord d'une nouvelle récession, comme le FMI l'a souligné la semaine dernière .

Un sondage de Bank of America montre la déprime des investisseurs

Le pessimisme s'installe. Selon le dernier sondage mensuel réalisé par Bank of America-Merrill Lynch , le sentiment des investisseurs est au plus bas depuis deux ans. « Leurs prévisions de croissance et d'inflation sont au plus bas depuis 2 ans, les attentes en matière de profits sont au plus bas depuis 18 mois », note la banque, qui a interrogé près de 200 gérants de fonds. « Mais seulement 8 % (en net) des sondés prédisent une récession à l'échelle mondiale, et leurs prévisions de croissance demeurent bien au-dessus de celles de 2011 », tempère l'équipe de BofA-ML.

Le sondage montre aussi les attentes des gérants en ce qui concerne les politiques monétaires : ils parient sur un relèvement des taux directeurs de la Réserve fédérale américaine au deuxième trimestre 2015 et pensent que la Banque centrale européenne (BCE) lancera un vaste programme d'achats de dette publique au premier trimestre. Le climat d'inquiétudes renforce la pression sur les banques centrales, seules à même de donner un peu d'oxygène aux marchés. Le compte-rendu de la dernière réunion de la Fed montre d'ailleurs que les membres de la toute-puissante banque centrale ont conscience des dangers actuels.

[Pétrole: Les prix s'effondrent. Une vraie partie d'échec](#)

Laurent Horvath, 2000watts.org Jeudi, 16 Octobre 2014 Suisse



L'Arabie Saoudite, le Koweït et la Russie inondent le marché de pétrole. Depuis le peak de juin, les prix sont en chute libre pour atteindre les 80\$ le baril. Et si le but de

cette improbable coalition est de remettre en question la nouvelle hégémonie pétrolière des USA et ses huiles de schiste?

Nous assistons peut-être à une formidable partie d'échec entre les grandes puissances pétrolières afin de garder le leadership mondial ainsi que le contrôle stratégique et énergétique du monde. Ce n'est qu'une hypothèse, mais si elle rejoignait la réalité?

Bien sûr que l'économie tousse, Europe, Inde et Chine en tête, mais cette donnée n'infléchit que mollement la courbe de demande de pétrole qui reste haussière +700'000 barils en 2015 et atteindre un record jamais égalé à 93.5 millions barils/jour comparé aux 92,8 millions b/j aujourd'hui.

Bien sûr que l'état de l'économie influence les cours de l'or noir, mais la lame de fonds n'est peut être pas là où l'évidence le suggère.

Le gaz de schiste dans la cible

Grâce aux huiles de schiste, les USA ont réussi à augmenter leur production pétrolière de 2 millions b/j et un million de barils supplémentaires devraient être ajoutés en 2015. Avec le bioéthanol et tous les dérivés, les USA désirent apporter sur la table mondiale 9,5 millions b/j fin 2015 et espèrent ainsi prochainement dépasser la Russie et l'Arabie Saoudite.

Avec une certaine arrogance, le Président Obama ne cache pas les ambitions de son pays ce qui a eu pour but d'irriter certains pays.

Cependant, le talon d'Achille des forages de schiste est le coût d'extraction prohibitif. L'IEA (International Energy Agency) estime que le prix moyen d'extraction de ce type de pétrole atteint 85\$ le baril alors que d'autres experts vont jusqu'à 110\$ par baril. Juxtaposez ces chiffres avec les 10 à 25\$ du pétrole saoudien ou les 25-40\$ du pétrole russe et l'équation devient évidente.

Même avec un baril à 100\$, comme nous l'avons eu ces deux dernières années, sur les 71 entreprises actives dans les forages de schiste répertoriées à Wall Street, 67 sont en déficit chronique ou au bord de la faillite. Les investisseurs américains, qui ont investi et perdu plus de 50 milliards \$ cette année, sont en train de désert ce domaine et avec l'arrêt de l'injection de billets verts par la FED, le dernier espoir des foreurs s'évanouit.

Qui craquera en premier

En faisant chuter les prix du baril en dessous du prix de production, l'Arabie, le Koweït et la Russie, pourraient empêcher définitivement les producteurs américains de trouver les sources de financement nécessaires. D'autant plus qu'il y a urgence, car dans les mois à venir, le 70% des puits du Bakken au Dakota et d'Eagle Ford au Texas devront être remplacés par de nouveaux forages afin de simplement maintenir la production actuelle.

Si la coalition arrive à maintenir le prix du baril aussi bas pendant ce laps de temps, nous pourrions assister à un véritable carnage et à une chute de production américaine d'huile de schiste. Ainsi l'étau pourra se desserrer et les prix remonter en espérant que la leçon sera apprise.

Cependant, un baril à 80\$ n'arrange pas les budgets ni de la Russie et de l'Arabie. Qui craquera en premier?

La première place mondiale se mérite surtout dans un domaine aussi stratégique et important. Les tactiques et les alliances sont cruciales. Les russes sont de formidables joueurs d'échec et les saoudiens des commerçants aguerris. Dans ce contexte, il ne serait pas étonnant de voir les USA renoncer à leur rêve.

Ce n'est bien sûr qu'une hypothèse. Mais n'oublions pas que la même arme avait été utilisée par l'Arabie Saoudite et les USA pour mettre à genou l'URSS et son président Gorbatchev. L'histoire ne ferait que rattraper l'histoire.

[Baisse des prix du pétrole, le pacte secret entre les Etats-Unis et l'Arabie Saoudite](#)

Repéré par [Eric Leser](#) 12.10.2014 [Slate.fr](#)

Un accord secret a été établi entre les Etats-Unis et l'Arabie Saoudite et nous en voyons peu à peu les contours se dessiner. C'est ce qu'expliquent à la fois [le Wall Street Journal](#) et plus en détail encore le blog spécialisé dans la finance [ZeroHedge](#), souvent très bien informé.

Le premier signe d'un réchauffement des relations entre l'Arabie Saoudite et les Etats-Unis, devenues très tendues après le soutien de Washington aux révolutions arabes et aux Frères Musulmans notamment en Egypte, l'Arabie Saoudite s'est jointe officiellement aux Etats-Unis et aux occidentaux dans le

combat contre l'Etat Islamique en Irak et en Syrie. Mais il y a deux autres parties encore plus importante à cet accord négocié par le Secrétaire d'Etat John Kerry.

La première, écrit le Wall Street Journal, c'est que *«le processus a permis aux Saoudiens de faire pression sur les Etats-Unis pour obtenir un engagement d'entraîner les rebelles combattant Bashar el-Assad (le dictateur syrien), dont le renversement est toujours considéré par les Saoudiens comme une priorité»*.

La deuxième partie de l'accord, c'est le prix du pétrole, qui est une [arme de premier plan dans la guerre](#) que se livrent au Moyen-Orient les sunnites et les chiites et leurs alliés. D'un côté donc, l'Arabie Saoudite, la Turquie, la Jordanie, l'Egypte et le Qatar et de l'autre l'Iran, la Syrie de Bashar el-Assad et le Hezbollah libanais.

L'Arabie Saoudite a tout simplement décidé de faire baisser le prix du baril de pétrole, il lui suffit d'ouvrir un peu plus les vannes, pour peser économiquement et politiquement sur l'Iran et sur son allié et soutien la Russie.

Si au cours des trois derniers mois, le prix du baril a baissé de plus de 20% et est passé ainsi de 115 dollars [à moins de 90 dollars](#) vendredi 10 octobre, c'est directement à la suite d'une décision saoudienne [reconnait Rashid Abanmy](#), Président du Saudi Arabia Oil Policies and Strategic Expectations Center qui est installé à Riyad.

Avec l'arme du pétrole, l'Arabie Saoudite entend contraindre l'Iran à limiter ses ambitions d'armement nucléaire et obtenir de la Russie qu'elle cesse de soutenir à bout de bras le régime de Bashar el-Assad. Deux objectifs que partagent maintenant l'administration Obama.

Selon les calculs effectués [par plusieurs études économiques](#), l'Iran a besoin pour équilibrer son budget et soutenir une économie affectée par des années d'embargo et de mauvaise gestion d'un baril de pétrole à 140 dollars et la Russie de Poutine d'un prix du baril supérieur à 100 dollars. Pour [le magazine Forbes](#), la baisse des cours du pétrole est ainsi bien plus dangereuse pour l'économie russe qui est en récession et pour Vladimir Poutine que les sanctions financières décidées par les occidentaux après l'annexion de la

Crimée et le soutien militaire aux indépendantistes de l'est de l'Ukraine.

Crise systémique globale – 2015 :

Le monde passe à l'est

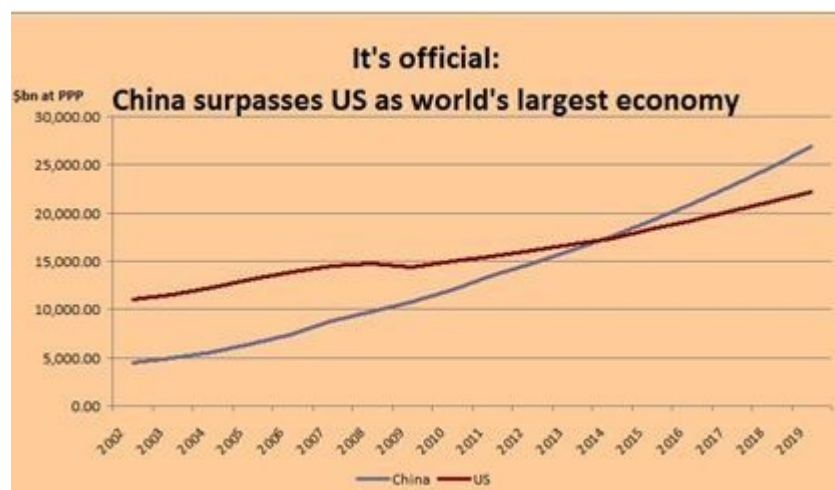
- *Communiqué public GEAB N°88 (15 octobre 2014) -*

Deux faits majeurs ressortent de l'actualité des quatre dernières semaines. D'un côté, la Chine devient la première puissance économique mondiale, passant officiellement devant les États-Unis, avec un poids économique officiel (chiffres du FMI) de 17,61 billions de dollars (versus 17,4 pour les États-Unis). Si les médias mainstream n'ont pas accordé le moindre haussement de sourcil à cette information, notre équipe, en revanche, estime qu'il s'agit là d'un événement historique: les États-Unis ne sont plus la première puissance économique mondiale et, forcément, ça change tout ! (1)



« Empire en déclin »

© Joel Pett - The Lexington Herald Leader



"PIB de la Chine (bleu) et des États-Unis (rouge) en parité de pouvoir d'achat (PPP), en milliards de dollars, 2002-2019. Source: Financial Times

D'autant plus que, parallèlement au franchissement de ce seuil, les États-Unis, après avoir tenté d'impressionner la planète par un militarisme débordant à l'occasion de la crise ukrainienne, révèlent une faiblesse stratégique majeure dans leur « gestion » de la crise irakienne. La politique du muscle, qui semblait obliger le monde à rester sous tutelle américaine pour un temps encore indéfini, tourne court.

Ces deux indicateurs permettent de voir se dessiner un point de bascule majeur dans le déroulement de la crise systémique globale : le passage d'un monde américain à un monde chinois...

Europe, Russie – Mise en place d'un plan Marshall « à la chinoise »
Cette évidente émergence de l'acteur chinois a été précipitée par la crise ukrainienne. Alors que la Chine avait intérêt à maturer son émergence à l'abri des radars, alors que les Russes tenaient à distance une Chine inévitablement invasive, alors que les Européens auraient dû également préserver les conditions d'une émergence en douceur de ce méga-acteur, la crise ukrainienne a accéléré la mutation et fait perdre en partie la main aux acteurs.

Nous avons déjà fait remarquer que la crise ukrainienne et la politique de sanctions ont poussé les Russes à accepter de signer à un tarif moins intéressant que ce qu'ils espéraient le fameux accord gazier russo-chinois. L'Ukraine a fait perdre la main aux Russes dans leur négociation avec la Chine de cet accord.

Ces jours-ci, le premier ministre chinois est en visite officielle en Europe et en Russie (2). Il a les bras chargés de contrats, de projets d'investissements et de perspectives de business (3), un véritable plan Marshall de reconstruction des économies européennes et russes partiellement détruites par la guerre ukrainienne (4)... Un plan irrésistible, bien sûr. Mais les conditions sont-elles désormais réunies pour que nous soyons vraiment attentifs à préserver notre indépendance vis-à-vis de cette nouvelle puissance ? Rappelons-nous que le plan Marshall a contribué à enchaîner l'Europe de l'après-guerre aux États-Unis.

La City de Londres a déjà été sauvée de la faillite par la Chine qui en a fait la première place financière « hors-sol » à pouvoir émettre des obligations en yuan (5). De ce fait, l'Angleterre devient un fervent promoteur de l'adjonction du yuan aux DTS du FMI. La BCE elle-même commence à

envisager d'ajouter du yuan à ses réserves internationales (6). Et l'Europe se retrouve à jouer le rôle qui lui incombe de facilitateur de transition systémique entre un monde d'avant et un monde d'après la crise. Mais pour le jouer à ses conditions, il aurait été préférable d'être mu par une vision (7) plutôt que par l'appât du gain, voire un réflexe de survie.

Tout cet activisme entre l'Europe, la Russie et la Chine va culminer ces jours-ci avec la tenue du [sommet de l'ASEM à Milan](#), les 16 et 17 octobre. Cet événement a toutes les chances de rester dans les livres d'histoire, en ce qu'il va arrimer l'Europe et l'Asie et fournir la plateforme de résolution de la crise de l'euro, de la crise ukrainienne, de la crise euro-russe, de la crise systémique globale... permettant ainsi la transition au monde d'après la crise. Il aurait été plus « multipolarisant » que l'acte fondateur du monde d'après soit scellé en un sommet Euro-BRICS (8); mais il y a urgence et, après tout, trois des cinq BRICS seront présents (Russie, Inde et Chine)... Et surtout, le sommet ASEM a pour caractéristiques communes avec l'idée d'un sommet Euro-BRICS d'être représentatif des nouvelles réalités globales (poids économique, commercial, démographique) et de ne pas compter les États-Unis, désormais et jusqu'à nouvel ordre ombre portée sur toute tentative d'adaptation du système mondial aux nouvelles réalités.

Le succès de cette rencontre va rendre évident à tous le contraste entre les perspectives offertes par l'alliance avec les États-Unis (où il est surtout question de guerre) et celles offertes par un rapprochement stratégique avec l'Asie (où il est surtout question de redressement économique) (9). Notre équipe anticipe que les espoirs portés par ce sommet auront notamment pour effet de sonner le glas du traité transatlantique, le déjà si controversé TTIP (10).

Nos lecteurs savent que notre équipe ne craint pas l'irrésistible montée en puissance de la Chine. Mais on ne fait pas d'anticipation sans mettre en perspective des hypothèses d'avenir composées de changements de régimes, de dérives propres aux positions de toute-puissance, de durcissements conjoncturels... Alors, face à l'arrivée d'un nouveau patron sur la scène internationale, l'Europe (et tout le monde) doit être capable à la fois d'accueillir positivement la nouvelle réalité et de veiller à repenser les conditions de la préservation de son indépendance.

En la matière, notre équipe se permet une autre pointe d'optimisme. Les premières générations d'étudiants formés à l'Europe (grâce au programme

Erasmus et aux dynamiques trans-européennes en matière d'enseignement supérieur) ont 45-50 ans, l'âge où l'on commence à compter, que ce soit sur les circuits politiques ou économiques. Leur capacité à s'intégrer dans un monde multipolaire est infiniment supérieure à celle des élites issues des générations antérieures formées nationalement ou aux États-Unis, ne parlant dans le meilleur des cas qu'anglais. Grâce à Erasmus, l'Europe a tous les atouts en main pour compter à l'échelle globale malgré sa petite taille relative : multilinguisme, multiculturalisme naturel facilitant l'ouverture au monde et la compréhension de la complexité, etc.

En conclusion, l'émergence du monde multipolaire reprend son cours suivant les anticipations de LEAP... Il aura seulement été plus douloureux et sera juste un peu plus chinois que ce qu'une transition organisée aurait permis.

Notes :

(1) Moins fracassant, mais tout aussi emblématique d'un changement de paradigme, la Chine annonce qu'elle adopte un nouveau mode de calcul du PIB, intégrant d'autres paramètres que la seule croissance. Une décision dont la pertinence objective et la base d'application (Chine) risque de reléguer l'ancien PIB au rang des outils de la préhistoire économique. Le brouillard statistique va tendre à retomber et le paysage n'aura vraiment plus rien à voir!
Source : [Europe Solidaire](#), 09/10/2014.

(2) Sources : [China Daily](#), 08/10/2014.

(3) Sources : [Business Insider](#), 14/10/2014; [China Daily](#), 09/10/2014.

(4) La crise euro-russe et la politique de sanctions mutuelles sont bien évidemment les principales causes du considérable ralentissement économique du continent ces derniers mois. Cette réalité, qui ne fait l'objet d'aucun commentaire dans la presse, a pourtant récemment été mise en évidence par les chiffres catastrophiques de l'économie allemande... depuis comme par hasard six mois. Sources : [The Telegraph](#), 06/10/2014 ; [International Business Times](#), 09/10/2014.

(5) Source : [Wall Street Journal](#), 09/10/2014.

(6) Source : [Malay Mail](#), 11/10/2014.

(7) En promouvant activement l'émergence d'un monde multipolaire grâce à un rapprochement [Euro-BRICS](#) tel que préconisé depuis 2009 par Franck Biancheri et LEAP.

(8) Tel ce pour quoi nous militons depuis 2009. Voir projet Euro-BRICS de LEAP.

(9) Le GlobalEuromètre en témoigne depuis quelques mois : beaucoup de personnes en Europe sont conscientes du fait que les dynamiques d'avenir se situent davantage du côté des BRICS que de celui des États-Unis.

(10) TTIP dont nous avons toujours anticipé qu'il ne verrait pas le jour, en tout cas pas autrement que sous une forme totalement édulcorée (pour ne pas faire perdre la face à Bruxelles et Washington), mais que le basculement idéologique « occidentaliste » de ces derniers mois, en déconnectant l'Europe de la réalité et en annihilant sa capacité de réaction naturelle aux événements, a réellement fait courir le risque d'une signature forcée.

Le Russell 2000 a perdu du terrain ; le Dow Jones et le S&P 500 devraient suivre

17 oct 2014 | [Bill Bonner](#) | [La Chronique Agora](#)

▪ Les marchés chutent. Selon les médias, les investisseurs s'inquiètent de la faiblesse des ventes à la consommation et des mauvais prix à la production. Associé à la baisse du pétrole, on dirait dit qu'un ralentissement à l'européenne atteint le monde entier.

Mais qu'attendre d'autre ? On est en automne. Les jours diminuent... la vie raccourcit.

Cela fait un choc. Comme lorsqu'on fête ses 60 ans ; on réalise soudain qu'on est... hélas... mortel. On ne gagnera pas une quantité infinie d'argent dans sa vie ; en fait, on en a déjà gagné la majeure partie. On ne boira pas un nombre infini de martinis... on n'aura pas un nombre infini d'amis... on n'assistera pas à un nombre infini de concerts. Au contraire, les chiffres de la vie sont limités... et on subit probablement déjà quelques réductions. La taille. L'épargne. Les années qui vous restent... le nombre de fois où l'on tombe malade ou qu'on prend une cuite.

Tous diminuent. Il faut donc réfléchir plus soigneusement à ce qu'on va faire avec ceux qui restent.

Le marché baissier attend... prend son temps... et se demande combien d'âmes désespérées il entraînera avec lui

Les marchés haussiers ne sont pas illimités non plus. Ils ont des cycles de vie. Leurs jours sont comptés avant même qu'ils ne commencent. Et si ce n'est pas le début de la fin pour celui-ci... ce doit être la fin du début. Le marché baissier attend... prend son temps... et se demande combien d'âmes désespérées il entraînera avec lui. Les investisseurs vérifient leur portefeuille et

se demandent quoi faire avec l'argent qui leur reste.

Une seule séance ne fait pas un marché baissier. Mais plus on observe le marché américain, plus il a mauvaise mine.

Pour commencer, il est tout simplement surévalué. Ned Davis Research place le PER du marché US (cycliquement ajusté) à 23 — bien au-delà de notre limite de 20. Mebane Faber le calcule différemment et trouve 25. Star (un autre PER ajusté au cycle) est à 26.

A titre de comparaison, ça rend les actions américaines environ deux fois plus chères que celles d'Angleterre, par exemple. Le ratio britannique n'est que de 12 environ.

Et si on compare avec la Russie, les valeurs US sont quatre à cinq fois plus chères, par dollar de revenu.

Si on ne savait rien d'autre (ce qui est à peu près l'étendue de nos connaissances), on pourrait en conclure que les valeurs américaines sont hautes et que les valeurs russes sont basses. Et si on suivait la règle la plus simple, la plus vieille et la plus sûre du monde de l'investissement, on sortirait des Etats-Unis pour investir en Russie.

"Acheter bas, vendre haut". Comment être plus clair ?

▪ **Et que voyons-nous là ?** Le marché américain tout-puissant semble soudain faible et vulnérable. Selon MarketWatch :

"En termes simples, le rally fou du 8 octobre était une feinte. Il a peut-être réjoui les investisseurs amateurs, mais en réalité, nous sommes dans l'un des marchés les plus dangereux depuis 2008. [...] Déjà, le Russell 2000 a subi une correction de 10%. Si l'on en juge par l'historique, le Dow Jones et le S&P 500 ne devraient pas être loin derrière. Un krach ou une correction majeure seraient la preuve définitive que ce marché est nu.

Les rebonds qui tournent court sont extrêmement significatifs

Les rebonds qui tournent court sont extrêmement significatifs. Auparavant, chaque fois qu'il y avait des vagues de ventes, majeures ou mineures, ceux qui achetaient les creux intervenaient

et faisaient changer la direction du marché. Sur un graphique, on voyait apparaître le 'V' caractéristique, les acheteurs dépassant les vendeurs. Ce schéma a duré pendant des mois — jusqu'à récemment.

Lors des mauvais jours boursiers, la Fed apparaissait avec un nouveau QE bien pratique ou la promesse de maintenir les taux bas pendant une période considérable. Mais bientôt, ces remèdes ne

fonctionneront plus. Les rebonds qui tournent court signifient que la fête est presque terminée et qu'un marché baissier se rapproche (voire est déjà là)".

Oui, cher lecteur, le marché baissier est peut-être déjà là. Ou pas. Mais il viendra.

La Fed sauve une nouvelle fois les marchés

17 octobre 2014 | [Cécile Chevré](#) | La Quotidienne d'Agora



Cela serait presque comique si cela ne mettait pas en lumière le dysfonctionnement total de la finance et de l'économie mondiale.

Après avoir de nouveau plongés hier, les marchés actions se sont soudainement repris. La raison ? Mais les banques centrales, voyons !

Hier, je vous disais que certaines rumeurs faisaient état d'un possible **quantitative easing 4**. La rumeur se confirme... James Bullard, le président de la Fed de Saint-Louis et, jusqu'à présent du moins, un des plus fervents partisans de la fin du QE et de la remontée des taux, vient de changer son fusil d'épaule – ou presque. Il a ainsi suggéré hier un report de la fin du QE. Comment dire... j'en suis sans voix.

Le président de la Fed de San Francisco, John Williams, est quant à lui allé encore plus loin en suggérant qu'un quatrième *quantitative easing* serait peut-être nécessaire.

Et voilà nos marchés rassurés, rassérénés, heureux et même repus. De quoi repartir à la hausse. Ce que les bourses européennes font ce matin...

Je vous disais hier que seules les banques centrales pouvaient mettre fin au mouvement de panique boursière de ces derniers jours... En voici la parfaite illustration.

Le comportement moutonnier des marchés est parfois légèrement énervant, n'est-ce pas ?

En attendant de voir ce que la Fed décide réellement de faire avec son QE, je vous propose aujourd'hui de faire un point sur les dernières avancées médicales en matière de traitement du cancer. Et c'est Ray Blanco, notre spécialiste des nouvelles technologies et des biotechs, [qui se penche sur la question](#).

8 pays sont maintenant entrés dans la déflation, 'le pire de tous les maux de l'économie'

par Audrey Duperron · 17 oct. 2014 Express.be



8 des 28 pays de l'UE sont maintenant entrés dans la déflation (ce qui signifie que les produits de consommation y sont désormais moins chers que l'année dernière), ce qui ne fait qu'augmenter la pression sur la BCE pour qu'elle « fasse quelque chose ». En comparaison avec le mois d'août, les prix ont baissé dans 17 Etats membres, ils sont restés inchangés dans 2 autres et ils ont augmenté dans 9 autres.

[L'expérience japonaise nous indique que la déflation est un phénomène dangereux](#), comme l'avait formulé Steen Jakobsen, l'économiste en chef de la banque danoise Saxo Bank:

[En tant que tel, il est important de se rappeler que du point de vue d'un décideur politique, la désinflation est le pire de tous les maux de l'économie. »](#)

En d'autres termes, on sait quand elle commence, mais jamais quand elle prendra fin.

En situation de déflation les consommateurs reportent leurs dépenses: au bout d'un an, ils peuvent acheter plus pour la même somme d'argent. Cela conduit à une augmentation des stocks pour les entreprises qui reportent également leurs achats à leur tour, parce qu'elles se retrouvent coincées avec du surstock, qui a aussi perdu de sa valeur.

Dans un environnement déflationniste, les prix continuent de baisser, sans que l'on puisse voir la fin de cette baisse. Pour certains, c'est une bonne chose, mais pour beaucoup, il n'y a là aucune raison de se réjouir. La déflation est beaucoup plus difficile à contrôler que l'inflation. Dans le cas de cette dernière, les banques centrales vont augmenter les taux d'intérêt pour contenir l'inflation. Pour juguler la déflation, il faut donc en théorie faire baisser les taux d'intérêt. Mais dans le contexte actuel, c'est impossible, les taux d'intérêt sont déjà proches de zéro à peu près partout.

Avec des taux d'intérêt bas, le seul levier qui reste à Mario Draghi est celui de l'assouplissement quantitatif, c'est-à-dire inonder le marché avec de nouveaux fonds, mais les Allemands rejettent le recours à cet outil. Pour nos voisins de l'Est, c'est l'inflation, et non pas la déflation, le véritable ennemi.

En outre, Angela Merkel a réaffirmé jeudi que la crise de l'euro n'était pas terminée. Cela ne sera possible que si les pays réduisent leurs déficits et qu'ils renforcent leurs économies, a-t-elle dit au Parlement allemand.

Cependant, il semble que réclamer de la discipline budgétaire soit trop demander pour deux des plus grandes économies de la zone euro : la France et l'Italie. Les Français ont publié cette année un budget dans lequel la limite de 3% n'est pas respectée, en violation de tous les accords. Cette semaine, on a appris que l'Italie a arrangé son bilan avec les revenus de la drogue et de la prostitution afin de ne pas enregistrer une troisième récession consécutive.

Stimuler l'économie par des investissements importants réalisés par les gouvernements est également quasiment impossible, en raison du boulet de la dette élevée que tous les pays européens traînent derrière eux. La Banque centrale européenne devra donc compter sur des mesures extraordinaires pour réduire la déflation, comme, par exemple, l'achat d'obligations à grande échelle, sans garantie que cela soit couronné de succès.

« Il n'y a plus de raison d'espérer... »

Charles Sannat 17 octobre 2014



Le Titanic

Mes chères contrariennes, mes chers contrariens !

Souvent, trop souvent, face à des constats implacables et sur lesquels, soit dit en passant, presque tout le monde s'accorde, il faut bien vite les relativiser afin d'introduire des « raisons d'espérer ». L'espoir. L'espoir qu'en fait le show must go on, que tout continue comme avant sur les mêmes bases.

En réalité, il n'y a plus aucune raison d'espérer car les mesures qu'il faudrait prendre ne seront jamais prises et que de toutes les façons, il est déjà trop tard.

La seule question que vous devez vous poser maintenant est quand est-ce que les marchés et la grande masse prendront conscience du fait qu'il est déjà trop tard ? Car c'est ce moment de prise de conscience collectif qui entraînera le mouvement de panique généralisé nous menant à l'effondrement inéluctable de ce monde-là.

N'oubliez pas que je suis pessimiste et vous allez vite comprendre pourquoi et à quel point je ne suis pas le seul.

Tout d'abord, progressivement mais sûrement, nous assistons actuellement graduellement certes pour le moment au commencement de cette prise de conscience généralisée. Ensuite, si je suis convaincu qu'il n'y a plus aucune raison d'espérer dans ce monde-là, notre optimisme pourra s'exprimer à sa juste valeur dans le nouveau monde de demain car c'est lui qu'il faudra

édifier et construire sur des bases totalement nouvelles et je l'espère profondément plus humaines. Le monde de demain sera ce que nous en ferons mais avant de le bâtir, nous contemplerons la destruction de celui dans lequel nous vivons.

Mais quelles sont les raisons d'espérer ?

Mais aucune, encore une fois. Et c'est ça qui angoisse les gens, c'est cela qu'ils ne veulent pas entendre. Non, ce n'est pas possible, il y a bien une solution, un remède, non je refuse de croire que ce soit la fin... mais je vous le redis, il n'y a aucune raison d'espérer, il est déjà trop tard pour les réponses collectives et les solutions globales.

Le temps de la préparation individuelle est venu, celui de votre propre responsabilité. C'est à vous et pas aux autres de vous occuper de vous-même. C'est à vous de protéger vos proches et ceux que vous aimez. C'est à vous de prendre les bonnes décisions car finalement la seule raison d'espérer, et c'est tout le sens de mon engagement qui manifestement échappe au plus grand nombre, c'est que l'espoir réside en chacune et chacun de vous. L'espoir n'est pas l'État, ni les dirigeants. L'espoir c'est vous. Vous et votre prise de conscience. Si nous sommes nombreux à comprendre ce qu'il va se passer alors nous serons plus forts, plus solides pour affronter la tempête qui vient. Localement, nous pourrons agir en exprimant de la solidarité, en aidant, en aimant, en tendant la main. Être préparé n'est pas un acte égoïste. Vouloir « survivre » n'est pas mal, c'est le sens même de la vie et de l'évolution (je n'ose utiliser le terme de sélection mais pourtant la vie est une sélection).

Aucune politique économique ne peut redresser la croissance de la zone euro

Ce titre n'est pas de moi figurez-vous. Je suis innocent mais ce titre est vrai. Il est de Patrick Artus, patron de la recherche économique chez Natixis. C'est le titre de son dernier papier et il vous dit la même chose que moi.

Il est déjà trop tard. Il n'y a plus aucune raison d'espérer. S'il dit cela, il se garde bien d'aller au-delà. Car si il n'y a plus de raisons d'espérer, alors que faut-il faire ? Justement, se préparer, pas « incanter », se préparer, pas faire la danse de la croissance comme d'autres faisaient la danse de la pluie. Une fois que l'on sait que cela va mal se terminer, il faut comprendre logiquement les

conséquences concrètes que cet effondrement va entraîner. Et c'est à ces conséquences concrètes que vous devez vous préparer. Laissez les autres gloser à l'infini sur ce qu'il faudrait faire, les mesures, les réformes, les changements, les voyages en car de Macron ou les cachets vendus chez Leclerc ou encore en pharmacie. Tout cela n'a plus de sens, il est déjà trop tard.

Je vous laisse lire ce papier d'Artus. Il vaut son pesant de cacahuètes et enfin il reconnaît mais surtout écrit que dans tous les cas, par l'austérité ou par la planche à billets, il est déjà trop tard.

Est-ce que l'effondrement final a commencé ?

Pour le moment, la tension monte et très fortement comme prévu. Finalement, on doute de la reprise américaine. Sans blague. Finalement, la Grèce n'est pas sauvée... Sans blague. Finalement, pour l'Espagne, l'Italie et le Portugal, cela ne va pas si bien que cela. Sans blague. Les banques restent fragiles et leurs engagements par rapport à leurs fonds propres sont d'un coefficient 30 au bas mot. En clair, quand elles ont 90 milliards d'euros de fonds propres elles ont... 2 000 milliards d'engagements (sans compter les milliers de milliards en produits dérivés) alors vous savez quoi... les cours de Bourse des actions des banques plongent à nouveau. Sans blague.

Le budget de la France n'est pas bouclé, l'Europe n'est pas contente, les Allemands excédés de payer pour tout le monde alors que leur croissance à son tour vacille. Sans blague. La BCE est impuissante et la FED veut monter ses taux... Intenable comme prévu. Alors maintenant, que va-t-il se passer ?

Rien de dramatique pour l'instant. Les marchés baissent fortement, avec un peu de chance nous aurons un rebond ou pas suivi d'une nouvelle baisse d'un rebond puis d'une baisse. Mais la tendance est devenue clairement baissière. Pour le moment toujours, les marchés font ce qu'ils font à chaque fois. Ils vendent les actions et achètent massivement des bons du Trésor américain. Il n'y a donc pas de défiance sur les USA mais cela commence sur la dette des pays périphériques de l'euro.

Les marchés vont tester la détermination de la BCE et là, ça passe ou ça casse. Ça peut passer si les Allemands, au dernier moment, laisse Draghi sauver les meubles en utilisant la planche à billets. Ça casse si les Allemands restent inflexibles.

Mais ne vous y trompez pas. Si ça passe cette fois, ce ne sera que partie remise, souvenez-vous de ce que je dis depuis plusieurs années et qu'Artus de Natixis vous explique aujourd'hui, soit la mort par l'austérité, soit la mort par la planche à billets. Il n'y a aucune raison d'espérer, n'en déplaie aux optimistes béats. Nous sommes à bord du Titanic et la vigie vient d'apercevoir l'iceberg. Le capitaine « optimiste » ordonne de virer de bord toute et ne veut pas admettre que la collision est inéluctable et le naufrage la conséquence inévitable du choc. Il veut encore des raisons d'espérer. Les contrariens eux, alors que tous les passagers dorment encore paisiblement et n'ont pas encore pris conscience du drame qui va se jouer dans quelques instants, sont déjà en train de se préparer. Ils sont sortis des couloirs de la 3e classe avant que les grilles ne soient fermées par un gouvernement qui vous voudra du bien (c'est la débanquarisation mes chers amis), ils ont déjà enfilé quelques pulls et mis leur gilet de sauvetage (ce sont les boîtes de conserve et tout ce qui pourra vous être utile y compris le lopin de terre), ils se dirigent vers les canots de sauvetage pour prendre les rares places disponibles (c'est votre or, votre argent métal et vos actifs tangibles). Dans quelques heures, lorsque tout le monde aura compris, ce sera la curée pour une place dans un canot (l'or vaudra très cher et personne ne voudra plus vous en vendre, les banques auront fermé, les distributeurs automatiques seront mués et, au mieux, rationnés comme à Chypre).

Lors du naufrage du Titanic, qu'elles étaient donc les raisons d'espérer ?

Il est déjà trop tard pour les réponses collectives. Préparez-vous individuellement dans le cadre de votre responsabilité personnelle et restez à l'écoute.

À demain... si vous le voulez bien !!

À Davos, Éric Schmidt, patron de Google, c'est aussi la fin des emplois à compétences relativement élevées



C'est un article du début de l'année pour ceux qui doutent encore de la robotisation des tâches et du massacre à venir sur l'emploi y compris qualifié, c'est-à-dire sur 80 % des emplois...

« La course se joue entre les ordinateurs et les hommes. Et les hommes doivent gagner. Je suis clairement de ce côté. Dans ce combat, il est très important que nous trouvions ce pour quoi les hommes sont réellement doués. » C'est ainsi qu'Éric Schmidt est intervenu à l'occasion du forum économique de Davos.

Ces propos soulignent au passage que le patron de Google emboîte ainsi le pas à quelques économistes inquiets du fait que la diffusion croissante des technologies de l'information « commence à avoir un impact plus profond que les précédentes périodes de changement technologique, et pourrait avoir un impact plus durable sur les niveaux d'emploi. »

Et Éric Schmidt d'évoquer des études montrant que « *les emplois de classe moyenne nécessitant un niveau de compétence relativement élevé sont en phase d'automatisation* », soulignant au passage que les nouvelles technologies créent « de nombreux emplois à temps partiel et une croissance dans les industries des soins et de la création, mais le problème est que les emplois de la classe moyenne sont remplacés par des emplois de service. »

Pour Éric Schmidt, les gouvernements doivent encourager le développement des entreprises à croissance rapide.

Tout va bien se passer, la croissance va créer tout plein d'emplois et les

technologies sont créatrices de travail comme pour les canuts.... Eh bien non, non et non. **C'est la fin du travail pour tous et c'est maintenant. Accrochez-vous et préparez-vous.**

Charles SANNAT [Source ici](#)

France appel aux réservistes en cours et incurie gouvernementale

Au moment où notre gouvernement de crétins, car je crois que là nous atteignons des sommets de bêtise et d'indigence intellectuelle, souhaite fermer l'hôpital du Val-de-Grâce et réduit encore le budget des armées, ultime ligne de défense de notre nation, le SSA qui est le service de santé des armées est tout simplement en train de battre le rappel de tous ses réservistes disponibles... Eh oui, il va y avoir une sacrée épidémie contre laquelle lutter et contre laquelle on ne fait rien sauf laisser les avions se poser avec autant de cas potentiels ou possibles. C'est tout bonnement hallucinant et la gestion de cette crise sanitaire est déjà une catastrophe.

Pendant ce temps, notre ministre de la Maladie, pardon de la Santé a décidé de s'attaquer à la cigarette électronique... Je n'en dis pas plus parce qu'il y a des moments où la vulgarité serait la seule expression possible. Je choisis donc le silence.

Charles SANNAT [Source Ligne de défense ici](#)

La vidéo exclusive de Martin Prescott pour tous les contrariens !

Charles Sannat 17 octobre



youtu.be/7s0P4qw6Yqc

Mes chers amis contrariens, grâce aux nouvelles technologies (qui peuvent être fabuleuses), j'ai pu discuter très longuement avec Martin Prescott notre camarade trader et également contrarien du Canada ! En dehors du fait que nos échanges étaient passionnants, Martin a décidé d'en faire une vidéo pour ses lecteurs canadiens et pour vous, les contrariens français.

Je partage avec Martin (moi qui suis plutôt « pessimiste » comme disent certains) le point crucial à surveiller à savoir les bons du Trésor américains. Dans la journée d'hier, il s'est échangé environ 950 milliards de dollars de bons du Trésor US, ce qui représente 5 % de la totalité de la dette US (environ 20 000 milliards de dollars). C'est ce que l'on appelle le « fly to quality » ou « vol vers la qualité ». La qualité ultime est dans l'esprit des « investisseurs » la dette américaine. Pour eux, c'est l'actif le moins risqué. Lorsque l'on a peur des actions alors on achète automatiquement de la dette US.

La FED et la BCE

Vous devez comprendre que tout le système repose sur l'engagement des banques centrales dans le soutien des économies totalement déflationnistes. J'ai toujours soutenu que la FED ne pourrait jamais, jamais réduire les QE sans que cela entraîne des dégâts majeurs et encore moins monter les taux d'intérêt. La question est les banques centrales vont-elles intervenir ?

Les marchés vont tester les deux plus grandes centrales. La FED pour qu'elle n'augmente pas les taux. La BCE pour qu'elle se lance elle aussi dans la monétisation pour financer les dettes des pays périphériques et de la France soit dit en passant.

Pour le moment nous avons une correction boursière. Aussi sévère soit-elle. Sans action des Banques Centrales alors dans ce cas c'est toute la confiance qui s'effondrera. A partir de ce moment-là nous rentrerons dans une crise systémique et dans un effondrement global. Ce sera alors l'envolée historique de l'or avec des hausses à deux chiffres chaque jour.

EBOLA

Pas de catastrophisme mais évidemment les impacts économiques d'une épidémie mal maîtrisée serait dévastateur sur des économies déjà très

fragiles. À titre d'information, nous sommes globalement capables de traiter en France au mieux 40 malades simultanément dans le respect des protocoles. Au-delà... eh bien cela sera plus compliqué. Donc si vous voulez Ebola, faites vite, après il n'y aura plus de place en chambre stérile. Ce qui est certain c'est que pour le moment cette crise sanitaire est gérée en dépit du bon sens le plus total, ce qui nous a fait beaucoup rire (très jaune) avec Martin tant le bon sens semble être absent.

Géopolitique

Ukraine, Iran, Gaza, Israël, Afghanistan, Irak, Russie, menace sur l'approvisionnement en gaz de l'Europe réitérée par Poutine au moment où j'écris ces lignes, tensions extrêmes, la Chine aux prises avec des manifestations financées par les États-Unis et qui désaméricanise son économie, alliance sino-russe bref, partout la situation géopolitique est une poudrière !

Conclusion

Ce n'est pas encore la fin du monde mais cela peut le devenir très rapidement en particulier si l'épidémie d'Ebola devient hors de contrôle et que le commerce international subit des restrictions, ou encore en cas de clash géopolitique, et enfin si les banques centrales... laissent faire les marchés, marchés drogués depuis 14 ans à l'argent gratuit et aux taux bas.

C'est donc une correction et cette correction peut aussi être le signe annonciateur de la fin.

Martin donne des formations de trading et ceux que ça intéresse peuvent prendre contact directement avec lui car il sera à Paris en décembre. Ce que j'aime dans son approche c'est qu'il n'est pas un trader béatement et stupidement optimiste. Non, nous partageons totalement la vision de la catastrophe qui s'annonce. Mais Martin, lui, dispose d'outils pour spéculer à court terme (ce que je ne fais jamais car j'ai trop peur pour mes maigres économies) mais je comprends ceux qui le font ou qui souhaitent le faire car c'est passionnant. L'idée c'est de gagner de l'argent même quand tout va mal, surtout quand tout va mal et qu'il y a de la volatilité. C'est effectivement le bon moment et la volatilité risque d'être durable.

Dans tous les cas, préparez-vous.

Charles SANNAT

Jeremy Rifkin : “Ce qui a permis le succès inouï du capitalisme va se retourner contre lui”

Superbe et passionnant article du magazine *Télérama* sur l'économiste américain Jeremy Rifkin pour qui l'heure de la troisième révolution industrielle a sonné. La société va devoir s'adapter.

Je partage l'essentiel de son approche et ce qu'il faut bien avoir à l'esprit, au-delà de toute cette technologie et de tous ces bouleversements, c'est que le système économique actuel et ce depuis la nuit des temps est basé sur la répartition des richesses via le travail de masse. Nous assistons bien à la fin d'un monde à l'émergence de nouveaux paradigmes et il n'y a aucune recette miracle pour aborder ce nouveau monde, les solutions ne sont pas uniques ni encore trouvées, bref, il faudra l'effondrement de l'ancien et la création du nouveau, d'abord la désespérance puis l'espoir.

En tous cas, c'est la fin du capitalisme tel que nous l'avons connu et ce n'est pas forcément une mauvaise nouvelle.

Charles SANNAT

Il y a vingt-cinq ans, c'était la star du ring, le « boss », vainqueur du communisme par K-O ! Aujourd'hui, le capitalisme est un champion usé par la crise, miné par les contradictions et politiquement à bout de souffle. Pour l'économiste américain Jeremy Rifkin, nous assistons, tout simplement, à son éclipse. Dans un livre passionnant – *La Nouvelle Société du coût marginal zéro* – en librairie le 24 septembre 2014, il raconte le basculement, inévitable, que nous avons déjà commencé à opérer vers un nouveau système de production et de consommation : les « communaux collaboratifs ». Cette troisième voie (au-delà du sempiternel binôme « capitalisme ou socialisme ») est une forme d'organisation sociale fondée sur l'intérêt de la communauté plutôt que sur la seule satisfaction des désirs individuels, et rendue possible par la troisième révolution industrielle, dans laquelle Internet nous a fait entrer. Un nouveau monde émerge, dynamisé par les réseaux sociaux, l'innovation et la culture du partage. Utopie, encore ? Pour Jeremy Rifkin, c'est déjà une réalité. Entretien.

Nous nous éveillons, dites-vous, à « une nouvelle réalité – celle des

communaux collaboratifs ». Ce réveil ne risque-t-il pas d'être difficile pour les entreprises ?

L'économie des communaux collaboratifs est le premier système global à émerger depuis l'avènement du capitalisme et du socialisme au début du XIXe siècle. C'est dire comme l'événement que nous traversons est historique. Au début, le marché capitaliste et les communaux s'épanouiront côte à côte. Mais au fur et à mesure que les communaux gagneront du terrain, un combat terrible va s'engager. Pour survivre, le capitalisme devra se « reconditionner », retoquer son approche du monde et tenter de profiter de la montée en puissance des communaux plutôt que de s'y opposer.

“J'ai découvert l'existence d'un paradoxe profondément enfoui au cœur du capitalisme, et qui n'avait pas encore été mis au jour.”

Qu'est ce qui provoque ce changement de paradigme ?

C'est le coût marginal zéro. Le coût marginal, c'est le coût de production d'un objet ou d'un service additionnel une fois les coûts fixes absorbés. Or, j'ai découvert l'existence d'un paradoxe profondément enfoui au cœur du capitalisme, et qui n'avait pas encore été mis au jour : ce qui a permis le succès inouï du système va finalement se retourner contre lui.

Chaque entrepreneur, comme nous le savons, est en chasse de nouvelles technologies pour améliorer la productivité de son entreprise, réduire les coûts marginaux, mettre sur le marché des produits moins chers, attirer plus de consommateurs, gagner des parts de marché, et satisfaire les investisseurs.

Mais nous n'avons jamais anticipé la possibilité d'une révolution technologique tellement extrême qu'elle pourrait réduire ce coût marginal, pour un ensemble important de biens et de services, à presque zéro, rendant ces biens et services virtuellement gratuits et abondants. Et sapant au passage les bases mêmes du capitalisme.

C'est pourtant ce qu'il se passe ?

Nous avons déjà vu le coût marginal se réduire dans les économies traditionnelles, de façon phénoménale, dans les trente ou quarante dernières années. Et les dix dernières années ont encore vu le phénomène s'accélérer. Voyez l'industrie musicale : des centaines de millions de jeunes produisent et

échantent de la musique sur Internet, à des coûts marginaux proches de zéro. Une fois que vous possédez un téléphone mobile ou un ordinateur, échanger de la musique ne vous coûte plus rien, à part votre abonnement au service. La presse, l'édition, les films et bientôt la télévision, attaquée par YouTube, connaissent le même destin. Des millions d'internautes créent aujourd'hui leurs propres vidéos pour pas grand-chose et les postent gratuitement sur le Web.

L'industrie du savoir aussi est touchée : avec Wikipedia, des millions d'individus produisent de la connaissance et la diffusent à un coût marginal proche de zéro. Et je ne parle pas des Moocs : en deux ans, 6 millions d'étudiants se sont mis à suivre gratuitement des cours online, issus des meilleures universités du monde.

“Les grandes mutations économiques se produisent quand trois révolutions technologiques convergent au même moment.”

Mais il ne s'agit là que de biens et services « numériques »...

Le vrai virage est là : nous avons toujours pensé qu'il y aurait un « pare-feu », que la réduction à zéro du coût marginal ne toucherait pas les industries traditionnelles. Que le feu, si vous voulez, ne passerait pas des « bits » au monde physique des objets. Ce mur est tombé. Les grandes mutations économiques – et il n'y en a pas eu des centaines dans l'histoire de l'humanité – se produisent quand trois révolutions technologiques convergent au même moment pour construire une plateforme d'opération unique pour l'économie.

Si vous remontez à la révolution hydraulique, puis aux révolutions de la vapeur et de l'électricité, vous vous rendez compte que l'on assiste à chaque fois à la conjonction d'une révolution des communications (facilitation des échanges), d'une révolution énergétique (le « moteur » de l'économie) et d'une révolution des transports et de la logistique (fluidification de la circulation des biens à l'intérieur de cette économie). A chaque grande mutation, ces trois domaines convergent dans une nouvelle structure.

Exemple : au XIXe siècle, l'impression (de journaux, notamment) par des presses à vapeur remplace l'impression manuelle. Arrive le télégraphe. Ces

deux moyens de communication profitent de la profusion de charbon à coût modéré, et l'invention de la locomotive permet d'élargir le marché et de fluidifier le commerce. Au XXe siècle, une nouvelle révolution se produit avec le téléphone et la radio, qui convergent avec l'arrivée du pétrole et de la voiture, et provoquent, couplées avec la construction du réseau routier, le boom de la grande mutation urbaine et « suburbaine ».

Et aujourd'hui ?

Nous voyons émerger un nouveau complexe communications-énergie-transports, qui donne naissance à l'économie du partage. L'Internet de l'information, déjà largement répandue, commence à converger avec un très jeune Internet de l'énergie, et un début d'Internet des logistiques : trois Internets en un, dans un super « Internet des objets » !

Des compagnies comme Cisco, IBM, General Electric, ont anticipé cette connexion tous azimuts de tous les objets, et commencent à mettre des capteurs partout. Des capteurs, il y en a déjà dans les champs, pour suivre l'évolution de la récolte ; sur la route pour calculer le trafic en temps réel ; dans les entrepôts et centres de distribution, pour mesurer les problèmes de logistique à la seconde près ; dans les magasins de détail, de sorte que quand un client prend un article en main, le capteur peut dire s'il l'a essayé, reposé, au bout de combien de temps, etc. Et maintenant les capteurs connectent tous les objets de la maison, thermostats, machines à laver... Aux alentours de 2030, il y aura quelque chose comme cent trillions de capteurs qui connecteront tout et tous dans un gigantesque réseau « neuronal », construit un peu comme votre cerveau. Et ce Big Data sera disponible à tous.

À supposer que la structure du réseau reste neutre – j'ai conscience que c'est un très grand « si », car rien ne l'assure – et que tout le monde soit traité également, cela veut dire que n'importe qui pourra se connecter sur cet Internet des objets, depuis son mobile, comme il le fait sur l'Internet de l'information, et échanger l'énergie renouvelable qu'il aura lui-même produite...

“Le soleil et le vent sont gratuits,
il suffit de les capturer, et
nous y arrivons de mieux en mieux.”

Car chacun, demain, produira l'énergie dont il aura besoin ?

Des milliers de personnes produisent déjà leur énergie pour un coût marginal proche de zéro. En Allemagne, 27 % de l'électricité est verte, et la chancelière Merkel avec qui je travaille sur ces questions, vise les 35 %. Il faut savoir que les coûts fixes de production de ce type d'énergie vont suivre la même courbe que ceux des ordinateurs : une chute libre.

La source d'énergie, elle, n'est pas un problème : le soleil et le vent sont gratuits, il suffit de les capturer – et nous y arrivons de mieux en mieux. Quant au transport de l'énergie, nous avons vu ces dernières années le début de la transformation de la « grille » de l'énergie en Internet de l'énergie. Des millions de « prosumers » (à la fois producteurs et consommateurs) vont pouvoir vendre, ou échanger, l'énergie dont ils n'ont pas besoin, sur une plateforme internet, à travers tous les continents.

Et les objets physiques sont aussi concernés par la révolution de l'abondance...

Oui, grâce aux Fablabs et à l'impression 3D. Les logiciels d'imprimerie sont dans leur majorité en opensource, si bien que ça ne coûtera bientôt plus rien de les télécharger, éventuellement de les améliorer, et de fabriquer soit même de nombreux produits. Le prix du matériau de construction va lui aussi baisser, car il est de plus en plus souvent issu du recyclage de métaux, de plastiques, de bois, etc. Dans deux ou trois ans, il y aura des Fablabs partout.

Maintenant, conjuguez tous les atouts dont je viens de parler : nous parlons alors d'un monde où vous pourrez alimenter votre petite entreprise de production 3D par de l'énergie gratuite que vous aurez produite vous-même ou échangée sur Internet. Un monde dans lequel vous pourrez transporter votre produit 3D dans des véhicules électriques, qui eux-mêmes ont été alimentés par de l'énergie renouvelable. Et dans dix ans maximum, ces voitures seront sans chauffeur. Vous les réserverez sur votre mobile et elle vous localiseront toutes seules avec leur GPS...

“Les jeunes semblent de moins en moins obsédés par l'idée de posséder, d'être propriétaires.”

Quid du bouleversement de la société et des comportements individuels ?

Deux phénomènes majeurs permettent de comprendre comment cette troisième révolution industrielle a déjà commencé à transformer les

comportements. D'une part, les jeunes semblent de moins en moins obsédés par l'idée de posséder, d'être propriétaires. Une entreprise comme General Motors, aux États-Unis, peut légitimement s'interroger sur son avenir quand elle découvre que l'achat de voitures chez les 18-25 ans aux États-Unis est en chute libre.

Le second changement, c'est que, demain, dans une société d'abondance, le capital social deviendra beaucoup plus important que le capital économique ou financier. Et cette mutation radicale commencera dès le plus jeune âge. Prenez les jouets. Aujourd'hui, ils représentent le premier contact de l'être humain avec la propriété, donc avec le capitalisme. Ce jouet que ses parents lui ont offert, l'enfant découvre que c'est le sien, pas celui de son petit copain. Et personne ne le lui conteste. Mais demain – et en fait aujourd'hui déjà dans de nombreuses familles – les parents emprunteront des jouets pour leurs enfants sur un site Internet dédié ; l'enfant l'utilisera pendant quelques semaines ou quelques mois en sachant pertinemment qu'il n'en est pas le propriétaire ; et quand il s'en lassera ses parents renverront le jouet au site Web pour que d'autres l'utilisent. À quoi bon garder des dizaines de jouets au grenier, n'est-ce pas ?

Mais le grand bouleversement à l'œuvre dans cet exemple tout simple, ce n'est pas tant que l'enfant pourra, pendant toute sa jeunesse, profiter d'autres jouets mieux adaptés à son âge : c'est le changement qui se produit dans sa tête par rapport à ce que les générations qui l'ont précédé ont connu. Il apprend en effet « naturellement » que les jouets ne sont pas des objets que l'on possède mais des expériences auxquelles on accède pour un temps donné, et que l'on partage avec les autres. Il se prépare en fait, dès son plus jeune âge, à l'économie du partage qui l'attend. C'est une mutation complète de la société. J'ai presque 70 ans et je n'avais jamais, jamais anticipé qu'une chose pareille se produirait.

[Lire la suite de cet article sur site de *Télérama* ici](#)

Le décrochage de l'économie numérique

Myret Zaki Bilan.ch Publié le 15 Octobre 2014 à 16:49

Il est intéressant de mettre en parallèle, d'un côté, les théories de «stagnation séculaire des économies développées», et, de l'autre, les chiffres de l'économie hyperdynamique de la Silicon Valley.

On peine à croire que les deux soient vrais simultanément. L'un ou l'autre doit faire erreur.

D'un côté, le monde occidental entre dans une longue phase de faible croissance. On invente de nouveaux mots pour évoquer ce mal étrange. On parle de «stagdéflation», ou, avec le renfort du jargon médical, d'«asthénie économique». La faible croissance devient la «nouvelle normale», avec des progressions de 1 à 1,5% par an auxquelles il faudra désormais s'habituer, nous annoncent les économistes avec le regard du médecin évoquant une maladie incurable.

Les causes sont réelles. L'endettement reste excessif. Le boom démographique est derrière nous, et le déclin de la population en âge de travailler pèse sur les PIB. La baisse de la productivité semble inéluctable, sans facteurs compensatoires.

10 milliards pour zéro bénéfice

De l'autre côté, au sud de San Francisco, on assiste à un boom économique coupé du reste du monde; une fête privée, qui concerne la technologie made in Silicon Valley. Encore plus foisonnante que celle de la décennie 1990-2000, cette créativité californienne semble capter à elle seule toutes les énergies entrepreneuriales qui manquent aux autres secteurs, et tous les capitaux d'investissement qui délaissent ces autres secteurs.

Le digital ringardise tout le reste. Après la génération «dotcom» d'il y a vingt ans, place aux snap, flix, drop et gram, ces mille syllabes aux juxtapositions ludiques, mais surtout valorisées à plus d'un milliard de dollars après quelques mois d'existence.

La plupart ne font aucun bénéfice à ce jour. Mais leurs créateurs ont su s'insérer avec génie dans le décollage technologique de la vie sociale et professionnelle de millions d'utilisateurs. Cela semble donc une juste récompense que le nombre de milliardaires geeks de 30 ans explose.

Alors que l'emblématique Mark Zuckerberg, à la tête de 34 milliards de fortune personnelle à 35 ans, vient de s'offrir une île dans l'archipel hawaïen pour 80 millions de dollars, un autre ponte de la Valley, Michael Baum, vient d'acquérir le château de Pommard, le plus grand monopole privé de Bourgogne, pour un montant non divulgué.

Ce succès qui tranche si radicalement avec l'atonie qu'observent par ailleurs les économies développées n'empêche pas que les valorisations de ces gadgets soient irrationnelles. Instagram valait 1 milliard de dollars en 2012, après deux ans d'existence. Oculus, fondé en 2012, valait 2 milliards en 2014. Twitch, créé en 2011, s'achetait pour 1 milliard cette année. Beats, fondé en 2008, s'est donné à Apple pour 3 milliards.

Pinterest vaut 5 milliards après quatre ans de vie. Spotify, né en 2008, veut entrer en bourse à 4 milliards. Square va vers les 6 milliards pour ses 6 ans. Dropbox, né en 2007, s'achèterait à 10 milliards sans bénéfices. Snapchat, natif de 2011, s'évalue à 10 milliards. Mieux, son rival WhatsApp, né en 2009, s'est vendu pour 22 milliards à Facebook.

Vingt-deux milliards. Pour une application. Qui a cinq ans. A titre de comparaison, General Electric, monument du Dow Jones coté depuis 1896, a mis 85 ans pour atteindre 13 milliards en 1981, soit la moitié de ce que vaut WhatsApp après cinq ans.

Ces start-up qui se créent par centaines et se vendent à des dizaines de milliards avant même, parfois, qu'on en ait entendu parler, ne proposent souvent qu'un produit ou un service unique, concept aisément répliquable, et dont la valeur va forcément décliner au fil du temps en raison de la concurrence et de l'obsolescence rapide inhérente à la technologie.

Certes, les Google, eBay et autre Amazon sont là pour témoigner de l'immense profitabilité que peuvent réserver les succès technologiques. Mais ces trois exemples sont justement parmi les rares rescapés de la bulle des années 1990 et sont plutôt des exceptions.

Il est normal que les secteurs les plus innovants soient ceux qui concentrent l'intérêt, les talents, les capitaux. Mais les excès, cette fois encore, se paieront.

L'argument absurde de la spirale déflationniste

Par Mish - Global Economic Analysis

Publié le 17 octobre 2014

[Ils n'ont qu'à rajouter l'alimentation dans le calcul de l'inflation (comme cela se calculait avant) et bingo! Plus de déflation. Le chiffre de l'inflation devrait exploser à la hausse.]

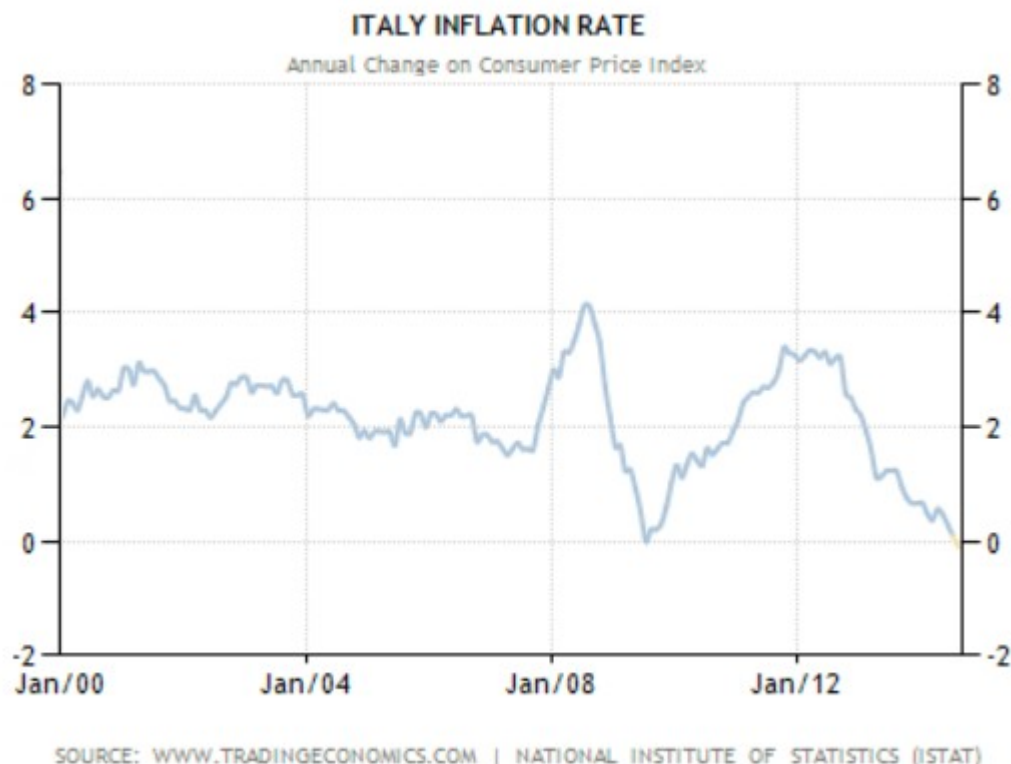
Une déflation des prix s'installe en Italie pour la première fois depuis cinquante-cinq ans

L'Institut de statistique national italien ([ISTAT](#)) rapporte que l'inflation des prix à la consommation a enregistré une baisse de 0,1% entre août 2013 et août 2014.

Les prix à la consommation ont perdu 0,1% sur un an en août 2014, conformément aux estimations. Le taux d'inflation annuel du pays a été négatif pour la première fois en près de cinquante-cinq ans en raison d'une baisse des prix de l'énergie.

Les prix de l'énergie ont perdu 3,6% sur un an au mois d'août 2014, en raison notamment d'une baisse de 1,2% du prix des produits énergétiques non-réglementés. Les coûts des communications (-9%) et des produits alimentaires (-0,5%) ont également exercé une pression à la baisse, notamment pour ce qui concerne les produits alimentaires non-transformés (-1,8%). Le prix des services a ralenti, avec une hausse de 0,6% en août contre 0,7% en juillet.

IPC de l'Italie de 2000 à 2014



Les législateurs de la zone euro inquiets de la baisse des prix

Un article publié par le Financial Times, intitulé [Deflation Takes Shine Off Sales for Italy's Shopkeepers](#), présente la baisse des prix comme un phénomène peu désirable :

L'apparition d'une déflation en Italie suggère une propagation inquiétante depuis l'Espagne, une autre économie européenne de périphérie, où elle s'était déjà manifestée un peu plus tôt cette année. La déflation s'abat désormais sur le pays de Mario Draghi, le président de la Banque centrale européenne, qui a sonné le signal d'alarme afin de restaurer la croissance au travers du continent et pris des mesures peu orthodoxes à cette fin.

Matteo Renzi, le jeune Premier ministre ayant pris ses fonctions en février dernier muni d'un agenda de réformes économiques et politiques radicales, a décrété la semaine dernière que la croissance de son pays se situerait cette année aux alentours de zéro.

Beaucoup espèrent que la baisse des prix poussera de nouveau les Italiens à consommer. Mais les législateurs – et notamment Mr Draghi et d'autres officiels de la BCE – ne semblent pas croire en une résurgence des

consommateurs italiens.

Ils s'inquiètent plutôt de l'inverse : de voir le pays, ainsi que le reste de la zone euro, tomber dans une spirale déflationniste, ce qui pousserait les consommateurs à moins dépenser dans l'espoir que les prix continuent de baisser. La déflation ferait aussi grimper la valeur réelle des 2,1 trillions d'euros de dette publique de l'Italie, ce qui rendrait anxieux les investisseurs.

« Même si vous pensez que la capacité de la déflation à causer des dommages est moindre, elle pourrait avoir des effets dévastateurs », a déclaré Erik Nielsen, économiste en chef chez UniCredit, une banque italienne. « La BCE a eu raison de prendre des mesures contre un tel scénario », a-t-il ajouté, en référence aux mesures prises par la banque centrale ce mois-ci, notamment sa décision de baisser les taux d'intérêt.

L'argument absurde de la spirale déflationniste

L'idée qu'une baisse des prix cause du tort à l'économie est complètement absurde. Prendre des mesures contre la baisse des prix l'est tout autant.

Demandez à n'importe quel consommateur s'il préférerait un prix de l'essence, des produits alimentaires, des ordinateurs ou de n'importe quel autre bien à la consommation plus bas que ce qu'il est aujourd'hui, et il y a de fortes chances qu'il vous dise oui.

Demandez à un consommateur qui a besoin d'un manteau, d'une télévision ou de n'importe quel autre produit s'il attendrait un an pour l'acheter si les prix baissaient.

Si le consommateur en question a suffisamment d'argent et a besoin d'acheter un certain bien, il n'y a aucune raison qu'il reporte son achat dans le temps.

Le concept de spirale déflationniste qui veut que les consommateurs attendent pour effectuer leurs achats dans le cadre d'une déflation des prix est complètement absurde.

Théorie keynésienne et pratique

Selon la théorie keynésienne, les consommateurs repoussent leurs achats dans le temps en période de baisse des prix. En pratique, c'est tout à fait le

contraire.

Si les consommateurs pensent que les prix sont trop élevés, ils attendent les soldes. C'est ce qui se passe tous les ans à Noël, et tout au long de l'année pour les produits dont ils n'ont pas immédiatement besoin.

Les gens aiment profiter de réductions, et lorsqu'elles sont suffisamment importantes, ils n'attendent pas davantage de rabais. Prenez Noël. Beaucoup de gens n'attendent pas que Noël soit passé pour faire leurs achats, même si les réductions d'après Noël sont plus intéressantes que celles du mois de décembre.

Et pourtant, on continue d'entendre dire que les consommateurs attendent pour dépenser leurs sous parce que les prix baissent, alors qu'en réalité, ils attendent des prix qu'ils peuvent se permettre de payer.

Autres raisons

Les gens repoussent parfois leurs dépenses s'ils n'ont pas de travail, pas d'argent, ou s'ils perçoivent les prix comme trop élevés.

Le problème est typiquement la dette, et non la baisse des prix. Si les consommateurs sont trop endettés ou ne gagnent pas suffisamment, ils ne peuvent pas dépenser. Si les entreprises sont trop endettées, elles ne peuvent pas étendre leurs activités. Si les gouvernements sont trop endettés, ils finissent par avoir des problèmes.

Actifs v. biens de consommation

Les consommateurs achètent des propriétés et d'autres actifs qu'ils ne peuvent pas se permettre d'acheter, parce qu'ils pensent que l'inflation générée par les banques centrales fera disparaître leur dette par l'inflation constante du prix des actifs.

Mais quand ils cesseront d'acheter, des bulles éclateront, les prix des actifs baisseront, et la déflation de la dette pourra s'installer. Les dettes ne pourront être remboursées, les entreprises ne pourront embaucher, et les consommateurs qui n'auront plus de travail ne pourront plus rien acheter.

Absurdités keynésiennes

Les économistes keynésiens voudraient que le gouvernement vienne en aide aux entreprises qui font faillite. Plusieurs décennies de tentatives keynésiennes et monétaristes ne sont pas parvenues à relancer l'économie du Japon, ce dont sa dette de 250% du PIB devrait être la preuve suffisante.

La baisse des prix n'est jamais le problème. C'est l'inflation générée par les banques centrales qui est à l'origine des bulles sur les actifs, et qui alimente la dette et les mal-investissements.

La solution, à laquelle aucune banque centrale ne s'intéresse jamais, est de ne pas promouvoir les bulles sur les actifs. Une fois qu'une bulle se développe, la meilleure chose à faire est de la laisser éclater.

Si le Japon continuait dans la direction actuelle, l'effondrement inévitable du yen nous apporterait la preuve indéniable de l'absurdité des politiques économiques keynésiennes.

Les marchés dans la tourmente, les Banques Centrales à la parade

Mister Market and Doctor Conjoncture du Jeudi 16 Octobre 2014 : Par Bruno Bertez

Nous avons nettement renforcé notre suivi des marchés financiers depuis quelques temps. Nous avons quitté la géopolitique, qui tenait le devant de la scène, pour reporter notre attention sur ce que l'on peut appeler le lieu de l'action, là où cela se passe, c'est-à-dire les marchés. Malgré notre attention renforcée, nous pensons qu'il faut aller plus loin. Nos avertissements ont été multiples, nous avons souligné combien « la glace était mince », mais cela ne suffit pas à rendre compte de ce qui se passe en ce moment.

Ce qui se passe en ce moment, c'est une véritable tourmente boursière. Les chutes sont sévères, les indices plongent ; sur des titres individuels qui déçoivent, les déchets sont sanglants. Les marchés ne tolèrent rien. Ce qui caractérise la tourmente, c'est d'abord l'ampleur des baisses, c'est ensuite la généralisation et l'extension de ces baisses, c'est enfin la mise en place d'une mécanique auto-entretenu en boule de neige. La baisse ici entraîne la baisse là-bas et, très rapidement, la réflexivité se met en branle, ce ne sont plus seulement les paramètres et les indicateurs financiers qui plongent, mais également les indicateurs de l'économie réelle.

Depuis la mi-septembre, l'indice boursier-phare mondial, le S&P500, a perdu plus de 8%. Les marchés périphériques ont perdu beaucoup plus. Les marchés de crédit se grippent. Les périphéries européennes sont déstabilisées. Dans ce contexte, le dollar lui-même a chuté alors qu'il était très recherché. Le dernier refuge du risk-off, les Treasuries américaines, ont crevé tous les plafonds, le taux du 10 ans est passé sous les 2%.

Circonstanciellement, on peut trouver des taux de raisons à la tourmente. Que ce soit la révision en baisse des perspectives de croissance, que ce soit la chute de l'inflation chinoise, que ce soit la baisse des prix à la production un peu partout, que ce soit l'effondrement des prix du pétrole, que ce soit le recul des ventes au détail et l'érosion de la confiance des consommateurs, tout contribue, tout va dans le même sens. On peut y ajouter cette sorte de panique de l'An 1000 que constitue la propagation d'Ebola. Mais la question demeure et elle se formule ainsi : comment se fait-il que les marchés aient été « résilients » ? Comment se fait-il qu'ils ont tout encaissé jusqu'à maintenant et que, d'un seul coup, ils prennent conscience de tous les éléments négatifs qu'ils avaient négligés jusqu'alors ? La réponse, vous la connaissez, nous l'avons déjà délivrée maintes fois, c'est parce que l'alchimie des marchés est mystérieuse. Les faits ont beau être connus, cela ne veut jamais dire que les foules ont pris conscience de leur gravité.

Contrairement à ce que pensent les responsables de la conduite des affaires, un marché, ce n'est pas seulement affaire d'information, c'est surtout, et avant tout, affaire de prise de conscience. La prise de conscience, c'est un peu le mystère de la mayonnaise, elle prend ou elle ne prend pas. Formulé autrement, c'est un peu comme le fonctionnement des catalyseurs dans les réactions chimiques, on ne sait pas très bien comment cela se passe, mais il y a des fois où la combinaison réussit parce qu'il y a un catalyseur et des fois où elle ne réussit pas.

Quand les marchés se sont orientés plein sud la semaine dernière, les responsables de la conduite des affaires, les médias, les stratèges et les gourous ont eu tendance à minimiser le mouvement. Cela est normal car beaucoup de gens souhaitaient un assainissement des places financières. Les gens raisonnables voulaient que l'on purge un peu, que l'on réintroduise un peu de doute, fut-ce au prix d'un accès de volatilité. Hélas, en Bourse, il faut toujours se méfier de ce que l'on souhaite. Et c'est le cas ici. Ce qui était une

correction souhaitée, sinon attendue, est devenu une tourmente.

Il est difficile à ce stade de déterminer si ce qui se passe sur les marchés correspond à une correction saine, mais sur-réagie, ou bien s'il s'agit d'une véritable alerte qui risque de remettre en question les apparents progrès qui ont été accomplis dans le traitement de la crise. Autrement dit, on peut se trouver, aussi bien face à une réaction technique excessive, que l'on peut se trouver face à une rupture, à une cassure, donc à une inflexion.

Notre sentiment, et bien sûr, là, nous nous avançons, est que les deux interprétations se combinent. Nous sommes à la fois dans une correction technique et dans une rupture. La correction technique se trouvant amplifiée par le fait que nous nous trouvons en position de transition vers une situation fondamentale nouvelle. Les deux se composent et se combinent. Nous ne reviendrons pas sur l'affaiblissement technique constaté depuis plusieurs semaines, nous l'avons suffisamment commenté dans nos précédents articles. Nous insisterons sur l'aspect transition vers une situation nouvelle. Le nœud de la transition, c'est l'arrêt attendu du Quantitative Easing de la Réserve fédérale américaine. Tout le monde s'attend à ce que, dès la fin de ce mois, les largesses disparaissent de ce côté. C'est quelque chose de fondamental puisque l'on a attribué la lévitation des marchés financiers au gonflement de la liquidité telle qu'elle se reflète dans la progression du total du bilan de la Fed. De façon simpliste, si les Quantitative Easing ont constitué la cause de la hausse, il est normal que leur disparition déclenche des anticipations de baisse.

Il est évident que ceci ne correspond pas aux calculs des responsables de la conduite des affaires, ces responsables ont l'habitude de croire qu'ils contrôlent tout et que, par conséquent, ils allaient pouvoir arrêter la politique monétaire non-conventionnelle et que le soutien des marchés allait venir du relais de la croissance. En quelque sorte, la hausse purement financière devait être, dans leurs calculs, relayée par l'accélération de l'activité économique réelle.

Les indicateurs dont on dispose indiquent certes que l'économie américaine ne se porte pas trop mal. Elle va mieux, surtout si on ne regarde qu'en surface. Mais pour ceux qui creusent un peu, les fragilités et les déséquilibres sont tels que le retour à la croissance auto-entretenu n'est pas garanti. Et puis, et surtout, il y a le reste du monde. L'Europe est sur le bord de la

rechute, les émergents, eux, se débattent dans une régulation impossible, ils semblent avoir perdu la maîtrise de la gestion de leurs économies. Une économie américaine qui va un peu mieux, mais dont la démarche n'est pas assurée, une économie européenne au bord de la récession, et des économies émergentes ingérables, voilà un cocktail qui est tout, sauf euphorisant. Les aspects positifs américains sont contrebalancés par les inquiétudes que l'on entretient par ailleurs. En fait, le diagnostic de l'establishment est confus. Ils ne savent pas très bien si l'on est en train de prendre conscience de tous les éléments négatifs qui ont été négligés jusqu'alors ou bien si l'on est en train de voir les prémices d'une rechute dans la déflation. Selon les diagnostics, les parades ne sont évidemment pas les mêmes.

A ce stade, on attend encore les réactions des principaux intéressés comme Yellen, par exemple. Elle s'est bornée à dire que la croissance n'était pas remise en cause. C'est une déclaration qui ne veut pas dire grand-chose, une sorte de position d'attente. Il y a cependant des responsables qui jouent les poissons-pilotes. Ainsi le patron de la Réserve fédérale de San Francisco, John Williams, vient de déclarer qu'il était ouvert, qu'il n'était pas hostile, à un nouveau round d'achats de titres à long terme si les perspectives de l'économie se détérioraient. Mais il a bien précisé, si les perspectives se détérioraient de façon significative. A ce stade, il considère, comme on peut s'en douter, que la détérioration n'est pas la situation la plus probable, mais c'est une sorte de pierre blanche, un caillou blanc sur la route d'une reprise en main par les autorités monétaires. La détérioration n'est pas l'hypothèse la plus probable, mais en revanche, si elle se produit, l'hypothèse d'une réaction de la Fed, elle, devient quasi-certaine.

La prochaine réunion de la Fed se tiendra les 28 et 29 octobre. Cette réunion devrait logiquement se terminer par l'annonce de la fin du programme de Quantitative Easing. Il y a fort à parier que cette réunion sera attendue avec impatience, non seulement sous l'aspect de ses décisions concrètes, mais également sous l'aspect de ses formulations. En attendant, les marchés ont pris bonne note de la dislocation qui est intervenue ces derniers jours et qui est encore en cours, ils ont modifié leurs anticipations. Les marchés incorporaient l'hypothèse de hausse des taux de la Fed pour la mi-2015, maintenant ils incorporent un report jusqu'à la fin de l'année 2015, voire au début de 2016.

AU SURLENDEMAIN D'UNE BRUTALE SECOUSSE INEXPLIQUÉE

17 octobre 2014 par François Leclerc www.pauljorion.com

Qu'est-ce qui a bien pu se passer avant-hier, pour que les principaux indicateurs de l'activité financière, indices boursiers et taux obligataires, parité des grandes devises et cours des matières premières, connaissent une telle soudaine fébrilité les deux jours précédents avant que tout rende plus ou moins dans l'ordre ? Revoyant le fil des événements de cette journée, ils ont bien noté les mauvaises nouvelles américaines ou grecques, ainsi que la pression déflationniste européenne qui s'accroît, mais est-ce bien de cela qu'il s'agissait ? Ces mauvaises nouvelles tranchaient-elles tant avec celles des journées précédentes, s'interrogent les plus perspicaces, les autres ayant abandonné depuis longtemps toute velléité de compréhension et s'en tenant à l'air du temps ?

Le pressentiment qui parfois affleurerait serait-il devenu réalité ? Une nouvelle crise financière aiguë était inévitable, venue d'on ne sait où et on ne sait quand, assisterions-nous en Europe – point de plus grande faiblesse – à une secousse annonciatrice ? Ou n'est-ce qu'un épisode véniel, assimilable à un chahut, les contre-feu désormais en place ou adoptés et les pertes sur le marché des actions vite effacées, de forts écarts néanmoins réapparus sur le marché de la dette souveraine ? Comme d'habitude, les avis divergent et renvoient à une simple évidence : on ne sait pas ! Dans le meilleur des cas, il est analysé que les compteurs des marchés boursiers ont été remis à zéro, juste correction des exubérances passées, qui étaient ces temps derniers largement dénoncées. Risquons une explication : craignant pour leurs *liquidités*, protestant aux États-Unis contre la fermeture de leur robinet ou en Europe à propos de leur trop faible débit, *les marchés* ont accentué leur pression afin d'obtenir satisfaction.

Des faits devraient pourtant mettre la puce à l'oreille. À commencer par cette langueur économique qui semble ne pas avoir de fin et qui est promise à durer, comme si un ressort était cassé, mais lequel ? Et tout aussi impressionnant, par contraste, un autre ressort ne l'est assurément pas : celui des résultats engrangés par les grands acteurs du monde financier (hier ceux de Goldman Sachs). Et, surtout, ce volume des actifs financiers qui continue d'enfler, à la mesure des masses de capitaux qui circulent et des liquidités des banques centrales qui ne cessent d'être d'une manière ou d'une autre

déversées. On attendait l'hyper-inflation, on assiste à la poursuite de la déstabilisation d'un monde financier dont l'écart avec le produit de l'activité économique sur lequel il repose en dernière instance est croissant, accentuant sa fragilité.

Le mal ne serait peut-être pas là où il est attendu, comme il arrive souvent. Les mesures de régulation adoptées ne sont que des mesures de prévention contre la répétition d'une crise qui ne va pas emprunter les mêmes chemins. Faible consolation que de le savoir ! Plus que jamais, les mouvements brusques enregistrés sur les marchés font la pluie et le beau temps et, plus qu'hier, les régulateurs et les banques centrales sont condamnées à regarder passer les trains. La concentration des actifs dans un nombre plus réduit d'établissements financiers de toutes natures – banques, compagnies d'assurance, fonds monétaires et fonds d'investissement divers et variés, dont une bonne part appartenant au *shadow banking* – rendent encore plus redoutables les arbitrages financiers massifs lorsqu'ils interviennent sans crier gare, tels la charge d'un troupeau aveugle qui détruit tout sur son passage.

Comment réagir ? Solitaire, une voix s'est élevée aux États-Unis. Celle de James Bullard – un membre de la Fed connu pour ses positions en faveur de l'arrêt des mesures d'assouplissement quantitatif – et qui propose soudainement le contraire en préconisant de ne pas stopper comme prévu les achats de titres de la Fed. Une volte-face qui pourrait se révéler ne pas être isolée parmi ses dirigeants, et qui ne témoigne pas seulement d'une grande inquiétude devant l'approfondissement de la crise dans sa version européenne, mais aussi de la compréhension de ce que réclament *les marchés* et qu'il faut satisfaire. Le plus crûment possible, également, elle exprime le dénuement dans lequel se trouvent ceux qui sont aux avant-postes – les responsables des banques centrales – qui n'ont d'autre ressource que de tenter de combattre le mal en l'approfondissant, d'accroître encore la masse des liquidités afin d'étancher la soif insatiable du système financier dans l'espoir de l'assouvir.

Corruption : LE LAIT DÉBORDE DE PARTOUT

16 octobre 2014 par François Leclerc

L'exemple doit venir d'en haut, et les dirigeants espagnols n'y faillissent pas.

Il n'y a que du beau linge impliqué dans le nouveau scandale qui secoue la société espagnole, dont un ancien directeur général du FMI, Rodrigo Rato. Précédemment ministre de l'économie et pilier du Partido Popular de Mariano Rajoy dont il avait failli prendre la place, il est présentement conseiller de plusieurs grandes entreprises.

Avec quatre vingt-six personnalités du monde politique et syndical et des milieux d'affaires, membres des conseils d'administration des caisses d'épargne espagnoles – les Cajas – Rodrigo Rato a été pris la main dans le pot à confiture pour avoir bénéficié de l'octroi de cartes de crédit émises par ces dernières. Tous les ont utilisées pour des achats personnels à discrétion, et sans bourse délier : voyages, hôtels et restaurants, bijoux et oeuvres d'art... Dans certains cas, cela a été jusqu'à des retraits de liquide, pour des montants atteignant des centaines de milliers d'euros.

Des inculpations pour infraction au droit des sociétés et détournement de fonds par l'Audience nationale, la juridiction en charge des affaires financières, sont attendues. Mais les révélations ne sont pas toutes finies, d'autres Cajas susceptibles d'avoir suivi l'exemple et distribué le même type de largesses. Devant le Congrès, Mariano Rajoy a affirmé que le gouvernement allait être inflexible.

Vous avez dit corruption ? vous avez dit oligarchie...

Renversement de tendance ou pause dans la phase dépressive ?

par [Thomas Veillet](#) - oct 17, 2014 [Morningbull](#), [Investir.ch](#)

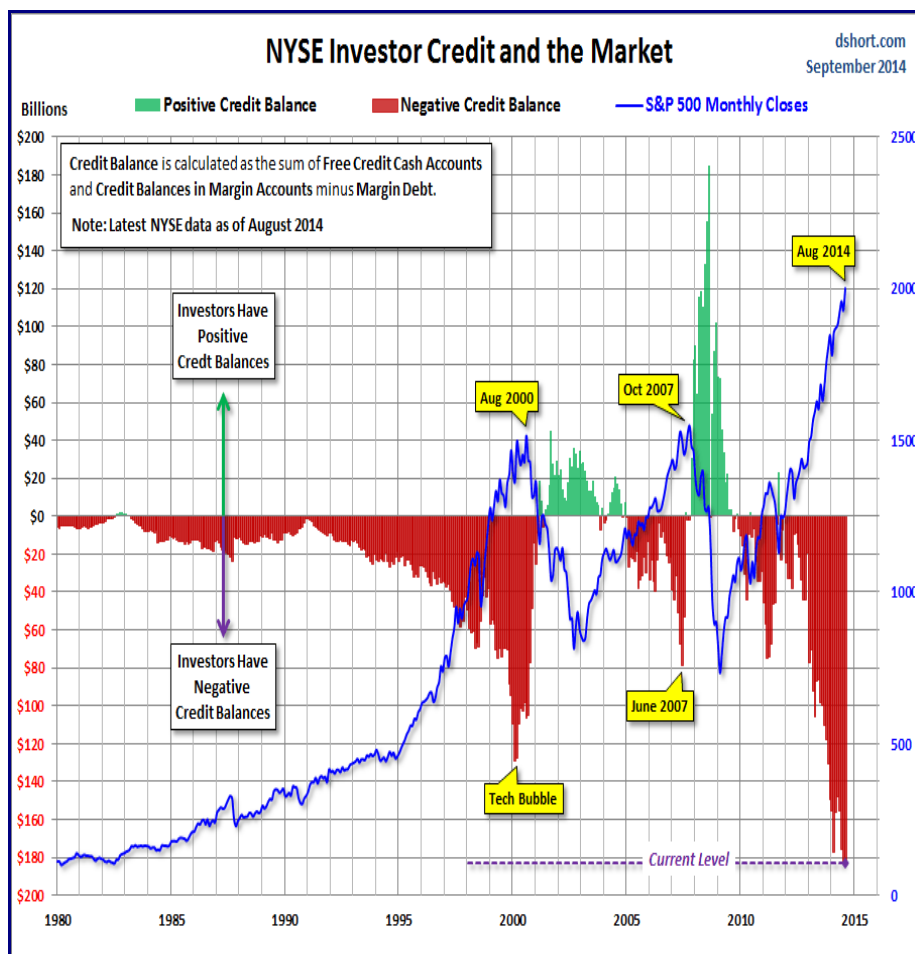
La journée d'hier n'a rien eu à envier à celle de mercredi. La volatilité était une fois de plus à son apogée et pendant un moment, à l'heure du repas, on a bien cru que c'était définitivement la débandade en Europe. Et puis non.

Le marché s'est retourné et les marchés européens sont passés de moins 3% à une baisse presque normale et même si les USA ont ouvert en forte baisse, ils ont réussi à terminer dans le vert (sauf le Dow Jones) laissant supposer qu'il y avait encore de l'espoir. Il ne sert à rien de chercher des « raisons » pour justifier la baisse, le rebond ou même la volatilité. Nous sommes toujours en phase de « grand n'importe quoi » et comme absolument TOUT LE MONDE

FAIT la même chose au même moment, forcément ça ne laisse que très peu de place à l'originalité.

Il est toujours difficile de dire si le marché était en phase de panique ou de capitulation, sachant que ces deux états de fait sont impossible à mesurer, scientifiquement parlant, mais l'on peut dire que le comportement de l'indice de la volatilité laisse supposer que quelques investisseurs ont du courir pour aller se mettre à l'abri.

Je ne sais pas si vous vous souvenez de ce graphique que j'ai eu l'occasion de vous montrer à plusieurs reprises :



C'est le graphique qui représente le niveau d'endettement des investisseurs, oui, parce qu'aux USA, il ne suffit pas d'investir ses économies en bourse pour être un vrai capitaliste, il faut aussi «mettre du levier dessus », en gros, vous avez 100'000 Frs, la banque vous en prête 400'000 et vous investissez avec 500'000. C'est absolument génial quand le marché ne fait que monter, mais quand ça baisse et vite qui plus est, vous devez vendre rapidement pour ne pas vous faire « nettoyer » et si vous ne le faites pas, la banque prend les

commandes et s'en charge à votre place. Résultat votre capital de 100'000 fond beaucoup, beaucoup plus vite !

Eh bien, hier, on s'autorise à penser, dans les milieux autorisés, que certains investisseurs se sont fait totalement nettoyer par le marché et que l'on entend que certains ne passeraient pas le week-end. Oui, dans ce genre de situation, quand ça va vite, ça va trop vite. Et hier ça a été très vite...



Nous sommes donc allés très bas, puis nous sommes remontés très vite et toute la journée n'a été faite que de superlatifs...

Il faut dire que les chiffres économiques que l'on nous a communiqués ne sont toujours pas terribles aux USA, un peu comme si même l'économie se mettait à se plaindre du manque de soutien de la part des banques centrales et cela a rajouté à l'ambiance pesante.

Heureusement, il semblerait que les banques centrales aient entendu l'appel des marchés et du monde économique, puisque certains des membres de la FED ont parlé hier pour dire qu'ils surveillaient ce qui se passait, qu'il pourraient éventuellement stopper le « tapering » (ou ce qu'il en reste) pendant quelque temps et pendant un instant, on a même entendu qu'il se pourrait éventuellement peut-être, que la FED mette en place un QE 4.

Ce qui serait formidable.

Cela prouverait que ce n'est pas la FED qui gère l'économie, mais l'économie qui gère la FED. Si Yellen venait à lancer un tel plan, cela signifierait que non seulement le marché à TOUJOURS raison, mais qu'en plus il est capricieux et que dès que ça ne va pas comme il veut, il n'a qu'à baisser et la FED accourt à son chevet avec tout ce qu'il veut et tout ce qu'il demande !!!

Du côté des individualités, Goldman Sachs a publié des chiffres qui étaient meilleurs que les attentes, nettement meilleurs, mais qui, en revanche ne satisfaisaient pas les intervenants, le titre terminait la séance en baisse de 2.7%. Comme prévu, NetFlix s'est fait défoncer propre en ordre, le titre perdait 27% à l'ouverture, mais parvenait à ne finir qu'à moins 19%. eBay a perdu 4.7% après leurs chiffres décevants. Delta a fait mieux qu'attend et s'envolait de 2.9%. Les ventes de Barbie se sont effondrées dans le monde entier, Mattel perdait 3% dans la foulée et Apple reculait de 1.3% parce que les intervenants pensaient que les nouveaux iPads ne relanceraient pas les ventes. Et ils n'ont pas eu tort, parce qu'après la clôture la compagnie californienne a présenté toute une gamme de nouveaux produits, tout jolis et bien sympas, mais rien de « FABULOUS » et ce n'était pas la même folie que pour l'iPhone 6... Le titre était inchangé après la présentation.

L'or s'est un peu calmé et le pétrole a eu un électrochoc en passant sous les 80\$, du coup ce matin il est remonté comme une fusée sur le niveau des 83\$. Le métal jaune est à 1240\$.

En conclusion de la journée d'hier, on peut dire que l'on hésite encore. Une chose est certaine, tous les stratèges qui nous promettaient un 2200 à la fin de l'année, se font beaucoup plus discrets ce matin. Il est en revanche impressionnant le nombre de personnes qui parlent dans les médias pour dire « qu'ils savaient ».. Mais qui continuent à travailler, parce que « quand même, c'est vachement sympa de travailler » ...



Hier soir aux USA ; Google a publié ses chiffres. Décevants. Le titre perdait 3%. AMD a publié aussi, c'est mauvais et ça n'est pas une surprise, le titre plongeait de 6% alors qu'ils réduisaient leur staff de 7% et prenaient une charge de 70 millions.

Ce matin l'Asie avait ouvert en hausse, mais tout s'est effrité durant la fin de la nuit. Le Japon est en baisse de 0.8%, Shanghai recule de 1% et Hong Kong tient le coup en étant flat, mais à peine. Difficile de trouver la raison de cette faiblesse matinale, mais il y a deux trois articles qui circulent en Asie qui sont en train de tirer la sonnette d'alarme sur l'endettement des banques chinoises en terme de crédits pourris. C'est étrange, après ce qu'ont vécu les banques occidentales ces dernières années, on aurait pu penser que les Chinois ne feraient pas la même « connerie » (excusez-moi du terme, mais je ne vois pas autre chose), mais visiblement, des fois l'expérience des autres ne vaut rien et il vaut mieux tester par soit même....

Comme disait l'autre ; « on peut vous dire qu'il y a des milliards d'étoiles dans le ciel, vous le croirez sans poser de question, par contre si on vous met un panneau « attention peinture fraîche » sur un banc, il vous faudra toucher le banc pour être sûr »...

Il paraît aussi que la Banque du Japon n'a pas réussi à acheter toutes les obligations qu'elle désirait dans le cadre son QE personnel. C'est la première fois et le marché n'a pas aimé.

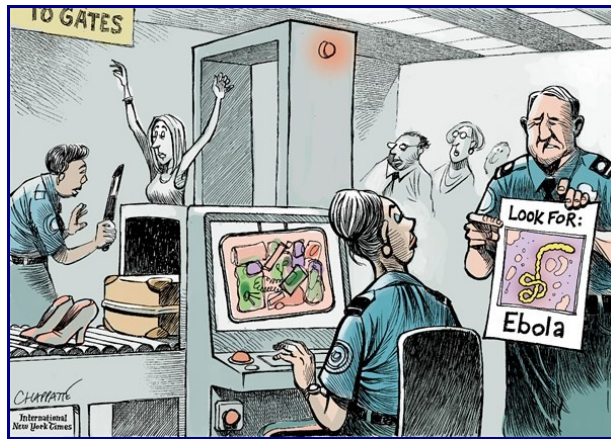
Bref, l'Asie est dans le rouge.

Carson Block, le sulfureux patron du broker Muddy Waters, pense à lancer un Hedge Funds. Ça ne devrait pas être un Long/Short Equities, mais un Short/Short Equities. Il ne devrait pas trop peiner pour se « faire seeder » si le désir s'en fait sentir. Surtout en ce moment où le « short » est à nouveau à la mode.

Obama annonce que la garde nationale est mobilisée pour lutter contre Ebola aux USA. Les experts s'attendent à plus de 20 cas de contagion dans les semaines à venir aux USA. 20 cas. C'est à peu près le nombre de personnes tuées en écrivant des SMS au volant aux USA en trois jours. Et la région de Dallas pourrait se déclarer en état de catastrophe à cause d'Ebola. Et dire que si la CIA se bougeait et sortait l'antidote, le cas serait réglé en trois jours.

Le Barron's pense que le « plancher du marché » n'est plus très loin. Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Le journal pense aussi qu'il faut ABSOLUMENT acheter Goldman Sachs et puis ils nous expliquent les raisons de la baisse du marché et les leçons qu'il faut en tirer. Enfin, surtout pour nous les lecteurs, parce qu'eux, ils savaient. Citigroup pense que la baisse du pétrole offre un stimulus de 1.1 trillion aux consommateurs. Pas en Suisse parce que nous on

a de l'essence qui ne peut que monter. C'est un grand classique de par chez nous, le pétrole monte on paie plus à la pompe, le pétrole baisse, on paie comme quand le pétrole était plus haut. Forcément, il faut liquider les stocks.



Côté chiffres économiques, nous aurons les permis de construire aux USA, ainsi que les nouveaux chantiers, les chiffres de la confiance du consommateur version Université du Michigan et surtout, il y aura Janet Yellen qui va parler et ça, ça va être important. On ne sait jamais au cas où elle nous annonce un QE4.. Ça pourrait être drôle !!! Surtout pour ceux qui se sont fait nettoyer par les appels de marge d'hier.

Pour le moment, l'Asie est encore dans le rouge, mais ça remonte. Les futures sont indiqués en hausse de 0.25% en Occident. L'Euro/\$ est à 1.2797, le \$/yen vaut 106.24 – encore un truc que le Nikkei n'aime pas. Le Bitcoin est à 372\$ et le 10 ans US, dans sa grande mansuétude, offre un rendement de 2.14%.

Nous sommes vendredi, il n'y aura donc PAS de publications trimestrielles APRÈS la clôture, en revanche, avant l'ouverture, il y aura Honeywell, Morgan Stanley, Bank of New York et GE, pour les « grands noms ».

Voilà, en ce moment nous sommes donc toujours en mode essorage et même si le tambour de la machine à laver s'est arrêté momentanément, ça ne veut pas dire qu'il ne peut pas repartir pour un tour. Ou deux. N'oubliez pas que les mouvements que nous vivons actuellement ne sont pas rationnels et si appels de marge il y a, ça peut encore secouer. Sans compter que les « outflows » des fonds américains sont encore très faibles, ce qui laisserait à penser que les investisseurs n'ont pas encore réellement paniqué... La méfiance reste de mise encore quelques jours.

Personnellement, je vous retrouve la semaine prochaine pour une version

édulcorée du commentaire matinal, pour cause de vacances genevoises.
J'écrirais quand même, mais moins...

Si vous désirez recevoir un mail tous les matins, dès que cette chronique est en ligne, elle ou sa version audio, n'hésitez pas à m'envoyer un mail à info@investir.ch en mentionnant « liste de distribution » dans l'objet.

Thomas Veillet
Investir.ch

« t's rumored that a sequel is in the works to the 1996 movie 'Independence Day.' I'm not sure how scary it will be. An alien invasion would be only like the fifth worst thing we're dealing with right now. » –Jimmy Fallon